

## Cinq périodiques littéraires de référence

La première sélection de périodiques n'a pas été difficile à effectuer. Elle a consisté à définir un certain nombre de critères objectifs précis qui permettraient déjà de circonscrire les bornes de cette étude. D'abord, nous nous sommes arrêtée sur des périodiques d'expression française. Bien qu'il eût été intéressant d'élargir le cadre comparatiste à des périodiques européens, il était nécessaire de fixer des limites à ce travail. Les périodiques retenus devaient accorder une place dominante aux nouvelles françaises sans nécessairement s'y restreindre<sup>37</sup>. Nous avons également choisi de réduire le corpus à des périodiques publiés en France, à Paris, puisque ces journaux s'exportaient mieux en province et à l'étranger et qu'ils étaient plus susceptibles de succès. En effet, il fallait tenir compte de la large diffusion du périodique, qui témoigne de l'importance du journal par rapport aux autres et permet ainsi de l'envisager comme un modèle du genre. Un des premiers critères fut de sélectionner des périodiques dont la célébrité a dépassé les siècles et qui sont encore partiellement connus aujourd'hui. Pour cette raison, le *Mercure de France* et l'*Année littéraire* se sont rapidement imposés. De la même façon, la réputation des journalistes a également joué un rôle dans la sélection opérée. Le périodique de Prévost répondait à ces critères, tandis qu'il paraissait illogique d'évincer des journalistes comme Desfontaines et Granet. Cependant, nous avons privilégié leur premier périodique, le *Nouvelliste du Parnasse*, plutôt que les *Observations sur les Ecrits Modernes*, pourtant plus connu. Le *Nouvelliste du Parnasse* apparaît en effet comme un périodique fondateur dans la pratique de la critique des textes. Enfin, le *Journal des Dames*, parce qu'il s'adresse à un public spécifique est venu compléter le corpus. Tous ces périodiques, nous allons le voir, proposent

---

<sup>37</sup> Ce qui nous a amené à évincer le *Journal Etranger*, dont le succès fut considérable et qui remplit toutes les conditions du corpus mais dont le contenu concerne essentiellement l'étranger.

des contenus distincts et se structurent différemment. De périodicité variable, ils n'ont guère de point commun hormis le fait qu'ils se donnent pour objet d'instruire en amusant. C'est d'ailleurs ce qui a permis d'exclure d'autres types de périodiques. En effet, s'il convient de savoir quels journaux inclure dans le corpus, il faut aussi se résoudre à en laisser de côté. Là encore, les critères se sont imposés d'eux-mêmes. Nous avons évité de sélectionner des périodiques trop ressemblants. L'objectif étant de signaler la diversité des formes regroupées sous l'appellation « journal littéraire », nous avons également pris le parti de ne choisir qu'un seul des périodiques rédigé par un journaliste lorsqu'il était l'auteur de plusieurs d'entre eux. Enfin, les journaux devaient absolument répondre à la double exigence pédagogique et distrayante. Ce dernier critère a entraîné l'exclusion du *Journal des Savants*, un des plus emblématiques périodiques de l'époque mais restreint à une catégorie trop spécifique de la population, les savants et amateurs très éclairés ; et du *Journal de Trévoux*, moins généraliste que les autres puisqu'il est majoritairement constitué d'articles théologiques, et qu'il défend la position des Jésuites. Dans son *Pour et Contre*, Prévost réunit d'ailleurs les deux périodiques en opposant la simplicité du style du premier à l'éloquence du second :

De quoi est-il question [dans le *Journal des Savants*] ? De rendre compte au Public des Livres nouvellement imprimés, & d'en faire connaître la valeur par de justes éloges ou par une critique honnête & judicieuse. Personne n'attend d'un Journaliste, des jeux d'esprit, des saillies d'imagination, des réflexions recherchées, des Dissertations épisodiques, &c. en un mot des beautés prises hors du sujet. [...] & s'il y avait aujourd'hui quelque chose à leur reprocher, ce serait peut-être l'excès même de cette simplicité, qui fait paraître quelques uns de leurs Articles trop secs, & leur style un peu négligé. On ne fera point ce dernier reproche au Journal de Trévoux. L'esprit & l'imagination y brillent à l'envi. Les fleurs y sont prodiguées. On prendrait chaque Article pour une Pièce d'éloquence, & j'en nommerais plus d'un qui mérite le nom de chef d'œuvre de la Rhétorique. Tant d'art & d'ornements ne peut manquer d'en faire un Livre agréable, mais je suis trompé s'il n'y perd quelque chose en qualité de Journal. L'exactitude, la justesse & l'impartialité s'accordent difficilement avec les figures & les tropes<sup>38</sup>.

Cet article souligne les défauts des périodiques concurrents du *Pour et Contre*. Implicitement et à travers un jugement partial et intéressé, Prévost peut ainsi valoriser tant l'élégance de son style que les valeurs qui président à son entreprise. Ces deux caractéristiques, nous le verrons tout au long de cette étude, sont omniprésentes dans le discours des rédacteurs. Un bon périodique doit réunir l'avantage d'une belle expression et la nécessité d'un

---

<sup>38</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1735, t. 7, n° 91, p. 3

positionnement neutre et impartial. Les périodiques retenus dans notre corpus balancent entre le plaisir de l'écrit et le sérieux de l'information traitée.

Les nombreux écarts entre les périodiques littéraires rendent délicate l'entreprise de définition de ce type de périodiques. Toutefois, comme pour toute catégorie, les journaux littéraires possèdent des modèles et des avatars. Et, dans la mesure où un tel travail, qui entraîne une réflexion sur une longue période de temps, ainsi qu'une comparaison des périodiques entre eux, ne peut naturellement tenir compte de l'ensemble des périodiques littéraires, il a fallu se résoudre à s'appuyer sur un petit groupe de journaux, symptomatiques du siècle.

Trois grandes catégories de périodiques littéraires se dégagent : la première est consacrée à la critique des textes, de façon quasi exclusive, la seconde, qui ne contient qu'un seul journal, met en avant le parti-pris narratif, et enfin la troisième catégorie réserve une place de choix à l'expression de ses lecteurs. À chaque fois, nous avons conservé les périodiques les plus représentatifs, ceux qui ont initié l'une des catégories, ou qui ont su la renouveler ou lui apporter un réel succès.

### **1.1 Le *Nouvelliste du Parnasse* et l'*Année littéraire* : des journaux consacrés à la critique des textes**

Ces deux périodiques ont été rédigés par les journalistes les plus réputés du siècle, ceux qui ont véritablement laissé leur empreinte sur la pratique journalistique. Desfontaines et Granet d'une part, et Fréron d'autre part, ont fortement contribué à développer et généraliser la critique des textes. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard quand on sait que Fréron apprit le rude métier de journaliste avec Desfontaines.

Les deux périodiques ont une périodicité brève et s'attachent à sauvegarder la belle littérature. Ils défendent une conception traditionnelle de celle-ci, et partagent le point de vue des Anciens plus que celui des Modernes. Le *Nouvelliste du Parnasse* paraît de 1730 à 1732 sur un rythme quasiment hebdomadaire. C'est une petite entreprise, qui connaît rapidement le succès, mais la vigueur des critiques finit par avoir raison de lui. C'est véritablement le périodique qui fonde la mode de la critique littéraire, le premier du genre à

y être exclusivement consacré<sup>39</sup>. Les périodiques précédents ressortent en effet soit du genre des spectateurs, dont la critique des textes, si elle n'est pas absente, n'est pas majoritaire, soit ils s'inspirent du *Mercur Galant*, ancêtre du *Mercur de France*, et dont la critique n'occupe alors qu'une partie du journal.

Le périodique, composé de quatre tomes en trois volumes, est publié sous la forme de lettres à un lecteur fictif. Chaque tome comporte 16 lettres, bien que le dernier soit incomplet. Desfontaines et Granet réfutent l'idée d'un journalisme savant. Ils affichent un réel dédain pour les extraits d'ouvrage et les catalogues de livres et souhaitent principalement rendre compte des ouvrages nouveaux qui paraissent. Le journal est lu avec passion par le public aussi bien grâce à son contenu, innovant, qu'à son style personnel. La liberté de jugement de Desfontaines nuit cependant à la pérennité du journal. Celui-ci est stoppé en 1732, après le 52<sup>e</sup> numéro ce qui n'empêche pas les deux journalistes de relancer l'entreprise quatre ans plus tard avec un périodique beaucoup plus célèbre aujourd'hui, les *Observations sur les Ecrits modernes*, dont la forme, la structure et le contenu reprennent largement ceux du *Nouvelliste du Parnasse*.

Si ce journal n'a finalement pas eu le retentissement qu'a eu son successeur, il apparaît toutefois comme le premier à avoir d'une part lancé cette forme moderne de journalisme et d'autre part joué un rôle considérable dans le développement de la critique littéraire, et de sa structuration en tant que discipline. Il a largement influencé les périodiques à venir, et notamment les journaux de Fréron.

En bon élève, celui-ci soumet ses périodiques à la forme épistolaire. Son style mordant et ironique rappelle bien évidemment celui de Desfontaines et il contribue à ériger la critique en genre littéraire spécifique comme le souligne la devise inscrite au frontispice de son journal, et empruntée à Martial : « *Parcere Personis, dicere de vitiis* »<sup>40</sup>. Traditionnellement il est considéré comme le père de la critique littéraire<sup>41</sup>. Il est notamment à l'origine de la professionnalisation de l'activité en influençant par exemple de célèbres critiques tels Sainte-Beuve.

---

<sup>39</sup> Nous n'oublions pas le périodique de Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, premier du genre à se consacrer à la critique des textes mais publié en Hollande. Par ailleurs, il convient de distinguer la critique baylienne, qui se caractérise par une certaine, et relative, neutralité, par son usage de la raison, de celle de Desfontaines, qui sert parfois de tribune pour faire connaître les idées du journaliste.

<sup>40</sup> « Epargner les personnes, dénoncer les erreurs », selon la traduction la plus couramment utilisée pour cet adage.

<sup>41</sup> Jean Balcou parle de lui comme du « père du journalisme » et « fondateur de la nouvelle critique littéraire ». Voir *Le Dossier Fréron : correspondances et documents*, 1975 et *Fréron contre les philosophes*, 1976.

Entreprise considérable, l'*Année littéraire* comprend 168 volumes. Publié tous les dix jours en moyenne, il obtient une permission tacite en 1754 et un privilège en 1770. Chaque volume de 300 pages est constitué de cinq fascicules de 72 pages comprenant trois lettres à un lecteur fictif. Par ailleurs, malgré la mention d'une publication du périodique à La Haye, afin de se protéger de la censure, le journal est publié à Paris et paraît, sous sa direction, de 1754 à 1776, année de son décès. Il sera alors repris par sa veuve et son fils, Stanislas Fréron.

### ***Les acteurs***<sup>42</sup>

Pierre-François Guyot Desfontaines est né à Rouen en 1685 et il décède à Paris en 1745. Jésuite, il enseigne l'art de la rhétorique avant d'obtenir la cure de Torigny en Normandie. Mais son goût pour les lettres l'amène à quitter son bénéfice pour se consacrer à l'écriture. Il publie une ode *Sur le mauvais usage qu'on fait de sa vie*, avant de collaborer, à partir de 1724, au *Journal des Savants*. Cette première expérience du journalisme le pousse à produire ses propres périodiques, et notamment le *Nouvelliste du Parnasse*, avec l'abbé Granet, puis les *Observations sur les écrits modernes* à partir de 1735. Il y pratique une méthode originale de critique littéraire, qui se signale par son refus des longs extraits au bénéfice d'analyses esthétiques et littéraires sérieuses quoique souvent partiales. Il s'oppose très vivement à Voltaire, dont la réputation commence à s'étendre, et publie par exemple, un libelle, *La Voltairomanie*, en 1738. Ces attaques répétées contre Voltaire, néanmoins systématiquement rendues, ont largement influencé Fréron, son disciple.

François Granet, le second rédacteur du périodique, naît en 1692 à Brignoles et décède en 1741 à Paris. Il entre dans les ordres puis vient à Paris et travaille pour différents périodiques tels que les *Nouvelles littéraires* ou la *Bibliothèque Française*. Puis il lance, avec Desfontaines, les deux périodiques qui feront leur renommée. Parallèlement, il publie plusieurs autres textes, et notamment les *Réflexions sur les Ouvrages de Littérature*, un autre périodique publié de 1736 à 1740. Homme de lettres prolifique, il travaille sur différents projets : des rééditions de textes de Boileau et de Corneille, des traductions de l'anglais. Il participe à des projets de grande ampleur autant par le savoir qu'ils supposent que par leur

---

<sup>42</sup> Cette section s'appuie en grande partie sur les notices des journalistes dans le *Dictionnaire des Journalistes* édité par Jean Sgard.

ambition, tels les *Entretiens sur les voyages de Cyrus*, de l'abbé Desfontaines, en 1728, ou le *Recueil de pièces d'histoire et de littérature* publié avec le père Desmolets en 1731.

Elie Catherine Fréron, quant à lui, est né à Quimper en 1718 et décédé à Montrouge en 1776. Il fait ses études chez les Jésuites au collège Louis-le-Grand. Grâce à l'abbé Desfontaines, Fréron participe à la rédaction des *Observations sur les écrits modernes*. Lorsque son mentor meurt en 1745, il crée son propre journal, les *Lettres de la comtesse de \*\*\**. Supprimé en 1749, le périodique est remplacé par les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* qui paraît jusqu'en 1754, pour devenir alors ce qui sera le grand œuvre de Fréron, *l'Année littéraire*. Entre temps, le journaliste s'est marié ; c'est son fils, Louis-Marie Stanislas Fréron, qui reprendra le périodique en 1776 à la mort de son père.

Dans ce périodique, Fréron critique vivement la littérature de son temps et combat le parti des Philosophes, puis des Encyclopédistes, au nom de la religion. Fréron est l'ennemi emblématique de Voltaire. Tous deux utilisent avec un réel talent l'arme littéraire la plus représentative du siècle, l'ironie. Mordant et plein de verve, leur style caractéristique est mis au service d'une bataille sans merci entre les deux hommes. Fréron utilise son périodique comme une tribune destinée à attaquer Voltaire, celui-ci répond par des libelles, des pamphlets et autres textes dans lesquels Fréron est sérieusement mis à mal. On pense notamment à sa pièce *Le Caffé ou l'Écossaise*, publiée en 1760, dans laquelle Fréron est appelé Frelon, et apparaît sous les traits d'un homme envieux et vil, prompt à la calomnie dans son périodique *L'Âne littéraire*. Cette rude bataille a d'ailleurs provoqué diverses réactions de la part des protecteurs des deux hommes, tels Malesherbes, le directeur de la Librairie, et soutien des philosophes, ou le roi Stanislas, bienfaiteur de Fréron. Après plusieurs interruptions du périodique et des séjours en prison pour son rédacteur, le Garde des Sceaux, Hue de Miromesnil, est contraint de supprimer le périodique en 1776.

Ces deux périodiques sont marqués par les puissantes personnalités de leurs rédacteurs. La partialité, l'art de la critique ainsi que l'énergie et le style mordant qui caractérisent ces périodiques témoignent de leurs liens étroits. Desfontaines et Granet sont les seuls auteurs du *Nouvelliste du Parnasse*, toutefois ils feront appel à des collaborateurs uniquement à partir de leur second journal. *A contrario*, Fréron intègre une vaste équipe d'auteurs et de spécialistes à la rédaction de son périodique. Il faut avouer que le travail est d'une ampleur considérable et nécessite, pour sa réussite, d'avoir recours à des

collaborateurs avisés. En effet, de 1754 à 1790, plus de 12 000 livres sont analysés<sup>43</sup>. L'abbé de La Porte, autre grand journaliste du siècle, participe à l'élaboration du périodique jusqu'en 1758. Et bien qu'aucun article ne soit signé, hormis le courrier des lecteurs, les collaborateurs du journal sont nombreux. Le *Dictionnaire des journaux*, publié sous la direction de Jean Sgard, signale la contribution régulière de Duhamel du Monceau qui s'occupe essentiellement des articles concernant l'agriculture, celle de Déon de Beaumont pour les finances, de Rivery pour la médecine, de Colardeau pour la poésie, de de Caux pour la tragédie, de Palissot, jusqu'en 1761, pour la comédie, et de Baculard d'Arnaud pour le roman. Néanmoins, cette équipe reste sous la coupe de Fréron, chef incontesté du journal. Comme le rappelle La Harpe, son style polémique et la rigueur de ses analyses ont fait de ce journal l'un des plus importants du siècle, et le plus emblématique :

Les ouvrages périodiques, si multipliés depuis, étaient alors assez rares en France, il n'y avait guère que le *Mercur de France* et le *Journal des Savants*. Le *Mercur* était en possession de louer tout, et le *Journal des Savants* n'était fait, comme il l'est encore, que pour très peu de lecteurs. Un ouvrage de pure critique devait donc être fort goûté ; il fournit des jugements à l'ignorance, des armes à la malignité et à l'envie, des consolations à la médiocrité. Dans les provinces surtout, les bourgeois qui lisent sont fort aises que quelqu'un se charge de leur indiquer quelles nouveautés il faut faire venir de la capitale et ce qu'il faut en penser. Les tragédies de Marmontel furent la première pâture dont s'engraissa Fréron. Ses feuilles, d'abord sous le titre de *Lettres de la Comtesse*, et ensuite sous celui d'*Année littéraire*, eurent un débit prodigieux... Fréron a toujours écrit ou en homme de collègue qui prodigue les figures d'une rhétorique triviale, ou en bel esprit de café qui ne connaît point la bonne plaisanterie, ou en satirique emporté qui n'a plus rien à ménager, ni pour les autres, ni pour lui-même<sup>44</sup>.

La Harpe compare les périodiques les plus célèbres et distingue l'*Année littéraire*, « ouvrage de pure critique ». L'expression révèle bien toute la spécificité du périodique et l'orientation franche que Fréron a su lui donner. Fin connaisseur des hommes et habile à manier la rhétorique, il comprend rapidement le pouvoir des médias. Il trouve le succès dans la qualité de ses comptes rendus, qui témoignent des idées de son temps, sans omettre d'y joindre un jugement personnel, quoique toujours étayé.

---

<sup>43</sup> Voir la notice de Jean Balcou dans le *Dictionnaire des journaux*, édité par Jean Sgard.

<sup>44</sup> La Harpe, cité par Eugène Hatin dans son *Histoire de la presse*, t. 2, p. 380-383.

## ***Une fiction épistolaire***

Chaque livraison est présentée aux lecteurs sous la forme d'une lettre adressée à un lecteur particulier. Cela favorise une écriture personnelle plus libre comme le souligne le *Nouvelliste du Parnasse* dans la douzième lettre :

Ce n'est pas sans raison que nous avons choisi le genre épistolaire, outre que le style en est libre & aisé, certains tours qui lui sont familiers, donnent de l'éclat & de la vivacité aux réflexions<sup>45</sup>.

Desfontaines et Granet mettent en évidence la fiction de l'épistolaire dans leur périodique tout en justifiant leur choix. Ce parti-pris trouve sa source dans un contexte de création périodique tout à fait particulier, celui de la vogue des *Spectateurs*.

## **Influence des Spectateurs**

Ces feuilles qui se développent suite au succès sans précédent du *Spectator* d'Addison et Steele se caractérisent en effet par un style personnel, des adresses aux lecteurs et une expression libre et variée qui viennent agréments le plaisir de la lecture. Ce type de périodique accorde une place spécifique à la réflexion morale dans de brefs numéros composés de quelques pages seulement<sup>46</sup>. Dans un article dédié à une comparaison entre le *Spectator* et le *Spectateur Français*, Fréron met en évidence le succès de ce type de périodique :

On vient, Monsieur, de donner une nouvelle édition du *Spectateur Anglais*. [...] Mon dessein n'est pas de vous faire l'analyse de cet ouvrage célèbre. Tout le monde connaît ce Livre qui n'a pas eu moins de succès en France qu'en Angleterre. Mais comme on a aussi réimprimé depuis peu, chez *Duchesne*, rue S. Jacques, le *Spectateur Français* par M. de *Marivaux*, deux volumes *in-12*, je saisirai l'occasion de faire remarquer la différence de génie qui se trouve entre les deux *Socrates* modernes<sup>47</sup>.

Le goût du public pour ces feuilles s'explique par la grande diversité des sujets qui y sont traités et par la liberté de ton. Elles s'inscrivent dans cette forme de conversation « à sauts et gambades » que souligne la suite de l'article :

---

<sup>45</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1730, t. 1, l. 12, p. 278.

<sup>46</sup> Les *Spectateurs* sont en général des quotidiens, dans la mesure où ils s'inspirent du modèle de Steele et Addison. Ils se caractérisent par leur faible nombre de pages, dans l'idée de saisir un instant pour en rendre compte aux lecteurs.

<sup>47</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 5, l. 7 du 18 août, p. 145.



## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

Leur plan est extrêmement avantageux [...]. Il peut promener l'attention de ses Lecteurs sur des sujets instructifs ou amusants, sacrés ou profanes, sérieux ou badins. C'est aussi ce qu'a heureusement exécuté le *Spectateur Anglais*. Il passe de l'immortalité de l'âme aux coiffures des Dames, de la bonté de Dieu à l'exercice de l'éventail, de la dévotion à la manière de placer une mouche, de la Providence aux grandes jupes de baleine. Tantôt il attaque avec force les vices de ses compatriotes, & tantôt il fronde avec légèreté leurs défauts & leurs ridicules. Rien n'échappe à ses spéculations<sup>48</sup>.

En somme, les journaux de type « spectateurs » réunissent des caractéristiques spécifiques au journalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, et bien distinct de celui du siècle suivant : un contenu critique qui touche à un grand nombre de sujets et dont le style reprend les formes de la conversation. Ce « journalisme personnel », comme il a été appelé par la suite, se retrouve dans les premiers *Mercure*, notamment sous Dufresny. Cette pratique signale une tendance nouvelle : le goût pour l'échange et la transmission par l'intermédiaire du dialogue. Cela explique pourquoi Fréron convoque la personne de Socrate pour qualifier les deux périodiques. Maître du dialogue, dont l'art consiste à amener l'interlocuteur à l'expression de la vérité grâce à la conversation, il apparaît comme le dieu tutélaire de ces nouveaux journaux.

En outre, cette vogue participe d'un phénomène beaucoup plus large que l'on retrouve avec les correspondances privées, le développement des romans-mémoires qui favorisent l'émergence d'un style personnel ou encore la publication de certains ouvrages scientifiques volontairement ouverts à un public élargi, tels ceux de Fontenelle qui sont encore les meilleurs exemples. À chaque fois, le dialogue et l'échange président à l'élaboration de ces textes, dans une perspective de communication. Les Spectateurs s'inscrivent dans cette mouvance et leur succès témoigne du goût de l'époque. Toutefois, ils y associent un contenu moral et critique qui les distingue et qui influence très nettement la forme des journaux littéraires à venir. On retrouve ainsi dans les périodiques de Desfontaines et Granet d'une part et de Fréron d'autre part, ces caractéristiques spectatoriales au moins en ce qui concerne le ton personnel, le recours à la forme épistolaire, la variété du contenu et sa fonction critique, comme nous allons le constater par la suite.

En effet, les premiers Spectateurs développent un projet social de réformation des mœurs. Ils sont mus par une volonté morale qui s'appuie sur les circonstances. En cela réside la nouveauté puisqu'ils se concentrent sur la dimension sociale de la morale. Ils prodiguent

---

<sup>48</sup> *Ibid.*

divers conseils à destination des lecteurs, et plus largement, de la société, sous la figure de conseillers bienveillants, de mentors, ou de sages mais en se fondant sur des tableaux de la vie quotidienne. En fonction du sujet traité, ils apparaîtront comme des guides de vie ou des gardiens de valeurs essentielles<sup>49</sup>. Cette pratique est adoptée explicitement dans les premiers périodiques du corpus, le *Nouvelliste du Parnasse* et *l'Année littéraire*. De fait, elle est facilitée par la structure du périodique qui se présente comme une relation épistolaire monodique avec un lecteur anonyme.

### **Une mise en scène plus ou moins développée**

Les rédacteurs de périodiques sont dans la nécessité de développer sans cesse le nombre de lecteurs et de les fidéliser. Ils s'efforcent de réunir les lecteurs autour d'éléments communs, propres à mettre en place un même univers culturel. Cela passe d'abord par une mise en scène du périodique, et de ses différents acteurs, c'est-à-dire les rédacteurs et les lecteurs. Cette pratique structure chaque périodique et lui confère une identité spécifique. La mise en scène participe de l'élaboration de la ligne éditoriale du journal. Déjà, le premier *Mercur* avait développé une forme de mise en scène, mais c'est surtout avec la vogue des « Spectateurs », suite à la parution du journal d'Addison et Steele, que les périodiques se constituent à partir d'un récit fondateur. On se souvient que le *Spectator* d'Addison et Steele était présenté comme le produit d'un groupe de personnes appartenant à un club et dotées de caractéristiques propres : un négociant, un homme de loi, un baronnet, un officier à la retraite, etc., tous réunis autour d'une figure, le Spectateur. Addison et Steele choisissent délibérément d'attribuer leur périodique à des auteurs fictifs. Ils construisent tout un imaginaire autour des soi-disant rédacteurs du journal, ce qui leur permet d'exprimer des points de vue différents et parfois contradictoires.

Les exemples les plus évidents de mise en scène du « je » figurent dans le *Nouvelliste du Parnasse* ou *l'Année littéraire* dans la mesure où ces deux périodiques sont rédigés sous la forme d'une correspondance monodique dans laquelle les journalistes s'adressent directement à un lecteur masculin. Chaque parution est présentée sous la forme d'une lettre. Les premières lignes sont une adresse au lecteur et annoncent le contenu qui va suivre comme dans la « Trente-unième Lettre » qui débute par ces mots :

---

<sup>49</sup> Voir notamment le chapitre 3 de la première partie « Autorité du journal » et notamment la partie « Un projet moral ».

## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

Vous m'invitez depuis longtemps, Monsieur, à vous entretenir des Commentaires Latins d'Ausone, publiés à Paris. Je vous avoue, que rebuté par l'épaisseur du Livre, je ne pouvais me déterminer à le parcourir<sup>50</sup>.

Chaque lettre commence par une adresse au lecteur et se conclut par la formule d'usage « Je suis, Monsieur, votre, &c. » dans un processus de mise en scène de correspondance privée. Toutefois, il ne s'agit pas de convaincre le lecteur de la véracité de la lettre, - la mention du censeur « Lu & approuvé, Jolly » déjoue évidemment la mise en scène, mais plutôt de le faire entrer dans un processus de mise en fiction qui favorise une proximité entre rédacteurs et lecteurs.

Le périodique de Fréron utilise les mêmes ressorts. Dès le titre, le lecteur est alerté du mode de communication mis en place par le périodique : « L'Année littéraire ou Suite des *Lettres sur quelques écrits de ce temps*<sup>51</sup> ». Fréron prolonge la fiction de la correspondance en finissant chacune de ses lettres par la mention du lieu et de la date à laquelle elle a été écrite. Dans ces deux périodiques, la figure du rédacteur comme émetteur et récepteur de courriers révèle la posture théâtrale, tout du moins le rôle endossé par ce rédacteur.

Cette fiction épistolaire est amplement développée dans le *Nouvelliste du Parnasse*. Il se présente comme un journal rédigé par « une société de quatre personnes », désignée par des initiales (A, E, Z et P) à la fin des numéros :

Au reste, le style de ces Lettres ne sera pas toujours le même, parce que c'est une société de quatre personnes qui ont entrepris cet Ouvrage périodique<sup>52</sup>.

Desfontaines et Granet se dissimulent derrière une « société » d'auteurs regroupés autour d'un même objectif. Ils reprennent la fiction d'Addison et Steele dans leur périodique. Chacun des quatre auteurs, A, E, P et Z, endosse le costume momentané de Nouvelliste. Dans le même temps, la petite société rédactrice du journal se fond dans la figure auctorale dessinée par le titre du périodique. Desfontaines et Granet déploient tout un système fictionnel autour de la figure du rédacteur et donnent à celle-ci une consistance particulière. À aucun moment, le nom des rédacteurs réels n'apparaît dans les pages du périodique, même en tête de volume, si ce n'est pour nier à nouveau leur statut d'auteur :

Il a couru depuis peu un morceau de Poésie, qui, ce me semble, n'a dû blesser personne ; ce badinage ingénieux est intitulé *La Calotte du Public*. Nous y avons vu avec plaisir nos

---

<sup>50</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t. 2, l. 31, p. 337.

<sup>51</sup> Nous soulignons.

<sup>52</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1730, t. 1, « Avis du libraire », p. 4.

jugements confirmés, par rapport à plusieurs ouvrages dont nous avons parlé dans nos Lettres, qui y sont pourtant traitées avec moins d'honneur que le *Mercure Galant*. Il est un peu étonnant que des *moins que rien* soient toutes les semaines *savourés comme succulents* par le public, comme le dit obligeamment l'Auteur de ces vers, qui attribue ces *moins que rien* à M. l'Abbé D.F. Opinion favorable au dessein que nous avons de n'être point connus, & dont les véritables Auteurs de ces Lettres se réjouissent<sup>53</sup>.

Alors que le public semble avoir reconnu l'un des auteurs qui se dissimulent derrière le *Nouvelliste du Parnasse*, le mystère est savamment entretenu et prolonge la mise en fiction du « je ». Pourtant, malgré les quelques collaborateurs, seuls Desfontaines et Granet assurent la gestion et la rédaction du journal. De fait, ce dernier le précise lui-même dans son édition annotée de 1734. Il se pose comme l'auteur des lettres signées P et Z, tandis que Desfontaines assure l'autre partie de la rédaction, soit les lettres A et E. Dans cette édition, Granet va jusqu'à signaler que certains textes présentés comme des courriers de lecteurs sont en fait de leur main, telles les lettres 14 et 38. Le journal développe toute une scénographie autour de la figure du *Nouvelliste*, et justifie son choix par le souci de la variété :

[...] & afin qu'il n'y eût point d'uniformité ni dans les pensées, ni dans le style, nous avons crû devoir former une société<sup>54</sup>.

Les rédacteurs du journal insistent sur leur volonté de ne pas ennuyer leurs lecteurs et valorisent ce point en rappelant qu'ils se sont constitués en société dans cet objectif. Ils livrent peu d'informations sur eux-mêmes hormis pour justifier leur parti-pris dans la rédaction du périodique.

Fréron suit une logique contraire puisqu'il s'affirme sans ambages auteur du périodique. La première page de ses volumes indique le titre tout d'abord puis l'année concernée et enfin la mention : « Par M. Fréron, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caen, de Marseille, & des Arcades de Rome ». Ainsi, il reprend la pratique de la fiction épistolaire, comme on peut le voir dans la première lettre du premier tome de 1770 :

Je pense, Mr, que mes remarques, si elles étaient fausses & frivoles, vous parviendraient toujours trop tôt, & que, justes & solides, elles ne sauraient jamais vous arriver trop tard.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, 1730, t. 1, l. 13, p. 311-312.

<sup>54</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1730, t. 1, l. 12, p. 278.

## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

Cependant je vous promets de faire à l'avenir mon possible pour apprécier avec vous les fleurs & les fruits de notre Parnasse dans leur primeur<sup>55</sup>.

Cependant, le recours à la fiction épistolaire tient plus de l'usage que de la nécessité. Fréron s'inscrit dans la mouvance de dialogue et de communication que nous avons évoquée un peu plus tôt. Il informe ses lecteurs de ses déboires avec les philosophes, il se livre à de nombreuses réflexions personnelles sur son travail et va jusqu'à parler de sa vie privée, lorsqu'il mentionne l'existence de son fils, encore que cela ne soit pas anodin :

*Vers présentés au Roi de Pologne Duc de Lorraine, par Stanislas Fréron, filleul de Sa Majesté, âgé de quatre ans. Mon fils doit tous les ans un tribut au Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, pour l'honneur qu'il lui a fait de le tenir sur les fonts de baptême, & pour les bontés touchantes que lui témoigne Sa Majesté, lorsqu'Elle vient à Versailles, & qu'elle veut bien lui permettre de voir un Parrain, dont il est déjà tout fier. C'est cette petite vanité enfantine, dont je suis souvent témoin, que j'ai tâché d'exprimer dans les vers qu'il a présentés cette année au plus heureux des Rois, au plus digne d'être l'un & l'autre<sup>56</sup>.*

Dans cet article, Fréron apparaît comme un heureux père entouré des plus hautes considérations puisque son fils est le filleul du Roi de Pologne. Il choisit de livrer un élément de sa biographie qui trouve une étrange résonance puisque ce même fils reprendra le périodique au décès de son père. Ces quelques lignes ne servent pas seulement à renseigner le lecteur sur sa vie mais bien à valoriser sa personne, et de fait, son travail. Si le cœur du sujet concerne bien le fils de Fréron et son parrain, il souligne en même temps la qualité des relations entretenues par Fréron. L'article informe sur la vie du rédacteur, et notamment sur des aspects valorisants de celle-ci. En cela, il remplit la même fonction que lorsque Fréron précise qu'il appartient à différentes académies en tête de volume.

En somme, les périodiques les plus critiques de notre corpus ont tous deux pour cadre, la fiction de la correspondance épistolaire. Mais tandis que les rédacteurs du *Nouvelliste du Parnasse* se dissimulent derrière des initiales, Fréron s'affiche et présente un portrait avantageux de lui-même. Ces deux postures contradictoires de journaliste servent toutefois un même objectif, la justification et la légitimation de leur périodique.

---

<sup>55</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1770, t. 1, l. 1 du 4 janvier, p. 15.

<sup>56</sup> *Ibid.*, 1758, t. 5, l. 14 du 16 septembre, p. 334-335.

***Variété des sujets***

La pratique du commentaire des textes, qui caractérise particulièrement le *Nouvelliste du Parnasse* et *l'Année littéraire*, conduit les rédacteurs à aborder de multiples domaines. En effet, loin de se restreindre aux œuvres littéraires, telles que nous les comprenons aujourd'hui, c'est-à-dire dotées de qualités esthétiques spécifiques, ils rendent compte de toutes les œuvres publiées, sans distinction de thème ou de sujet<sup>57</sup>.

Le *Nouvelliste du Parnasse* privilégie les œuvres bien écrites. La majeure partie de ses articles concerne les ouvrages de Belles-Lettres, c'est-à-dire relevant de l'histoire, de la poésie, de la grammaire, ou de la philologie par exemple. Desfontaines et Granet remplissent les pages de leur périodique d'annonces d'ouvrages sur toutes sortes de sujets mais les long comptes rendus sont, le plus souvent, dédiés à des ouvrages plus « littéraires ». Certains occupent d'ailleurs significativement plusieurs livraisons comme le *Sethos* de l'Abbé Terrasson qui fait l'objet de cinq lettres (20, 26, 41, 42, 43).

*A contrario*, le périodique de Fréron présente un contenu plus diversifié. Consacré à la critique littéraire et artistique, à la littérature étrangère, et à la polémique anti-philosophique, il tient compte cependant des préoccupations « encyclopédistes » de son temps, tels le commerce et l'agriculture, la médecine, l'éducation, et l'urbanisme. En fonction des périodes, certains sujets reviennent plus souvent que d'autres dans le journal, ce qui témoigne de l'évolution des centres d'intérêt de Fréron. Les années 1760 par exemple voient se multiplier les articles sur la littérature anglaise, sur l'économie et le commerce, annonçant en cela un infléchissement des préoccupations de Fréron et peut-être de la population.

Le journal littéraire relève de la littérature en ce qu'il concerne le texte écrit. Son contenu, parfois très éloigné de la littérature au sens restreint, est davantage culturel et généraliste. Citons pour exemple quelques articles trouvés ici et là dans *l'Année littéraire* : le lecteur peut lire un article sur « la danse ancienne & moderne », un compte rendu de Mémoires sur le Havre de Grâce, un autre sur les lettres de Monsieur de Maupertuis sur la

---

<sup>57</sup> Comme il a été dit en introduction, une des acceptions du nom « littérature » désigne, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'ensemble des textes publiés.

science, des fables et bouts-rimés, ou encore une traduction des psaumes de David<sup>58</sup>. En somme, de la critique littéraire à la lecture de textes poétiques en passant par l'histoire, les sciences, les arts (avec la danse) ou encore la religion, le périodique aborde tous les domaines et s'efforce de rendre compte d'une grande diversité d'ouvrages.

De la même façon, l'analyse de la première lettre du *Nouvelliste du Parnasse* illustre particulièrement sa variété. Après une adresse au lecteur mettant en avant le projet du journal, - soit informer sur les nouvelles du Parnasse -, le rédacteur fait part d'une bataille entre les Prosateurs et les Versificateurs, ce qui l'amène à proposer le compte rendu d'une comédie, *La Tragédie en Prose*. Il s'arrête sur le théâtre en prose en mentionnant deux exemples de pièces, avant de s'intéresser à l'actualité théâtrale avec la pièce *Le Flatteur*. Il termine sur le théâtre avec un développement sur la comédie italienne et signale son désir de passer à un autre sujet : « Quittons les Théâtre, & parlons de matières plus sérieuses ». Il s'intéresse alors à l'ouvrage *Réflexions nouvelles sur les Femmes* puis il enchaîne en mentionnant la parution d'autres ouvrages, en rappelant l'impression d'un recueil de Toland à Londres, celle d'une histoire critique de la Religion & des Sciences, et celle en Hollande d'un abrégé de l'histoire d'Angleterre de Falaiseau. Cette dernière publication le conduit à s'interroger sur l'orthographe et les manières d'écrire dans les différents pays européens. Sans préalable, il retourne au théâtre avec un nouveau compte rendu d'une comédie imprimée à Venise, avant de commenter *Le grand Théâtre de Brabant* qui concerne la description générale et historique des églises, cathédrales, collégiales et autres monuments religieux. Il s'arrête un instant sur l'épithaphe insérée dans l'ouvrage et en donne la traduction. Il poursuit alors sur l'impression en Hollande de *l'Utopie* de More et des *Mémoires de M. Duguay-Trouin* qui font le récit de l'expédition de Rio de Janeiro. Il continue avec le compte rendu d'un roman, de plusieurs mémoires et d'une *Bibliothèque des Gens de Cour*, avant de conclure :

Comme le Parnasse est situé au milieu du vaste pays des Lettres, ne vous étonnez point, Monsieur, si les nouvelles que je vous mande aujourd'hui, & que je vous manderai dans la suite, ne sont pas toutes du Parnasse. On découvre aisément du haut de cette montagne tout

---

<sup>58</sup> Respectivement voir *Année littéraire*, 1754, t. 1, l. 2 du 6 février, p. 21, et 1754, t. 2, l. 2 du 5 avril, p. 40, et 1754, t. 2, l. 4 du 12 avril, p. 74, et 1758, t. 8, l. 12 du 26 décembre, p. 287, 1759, t. 8, l. 15 du 31 décembre, p. 353, et 1762, t. 8, l. 10 du 23 décembre, p. 217.

ce qui se passe dans les vallons de la République Littéraire. Vous pouvez donc compter que la matière ne me manquera point<sup>59</sup>.

La lettre se clôt par un retour sur le Parnasse, point culminant du pays des Lettres. Or, dans la mesure où les rédacteurs souhaitent rendre compte de « tout ce qui se passe dans les vallons de la République Littéraire », ils ne sont pas limités au seul Parnasse et peuvent finalement s’attarder sur tous les ouvrages publiés. Le pays des Lettres comprend l’ensemble des productions écrites publiées, ce qui permet aux rédacteurs une grande liberté dans le choix du contenu de leur périodique.

Le journal littéraire tel qu’il se caractérise à travers le *Nouvelliste du Parnasse* et *l’Année littéraire* accueille des ouvrages aux sujets très divers. La vocation généraliste et culturelle favorise l’accès du périodique à un plus grand nombre de lecteurs. On y constate une réelle volonté de développer le savoir sous toutes ses formes mais non sans parti-pris. Malgré de nombreuses protestations d’objectivité, sur lesquelles nous reviendrons<sup>60</sup>, Desfontaines et Granet d’une part, et Fréron d’autre part, affichent explicitement leur volonté de commenter la qualité des parutions contemporaines.

### ***Un parti-pris critique***

Bien que les périodiques littéraires de l’époque fassent tous la part belle à la critique, rares sont ceux qui s’y consacrent de façon quasi-exclusive comme c’est le cas pour le *Nouvelliste du Parnasse* et *l’Année littéraire*. Desfontaines et Granet ne cachent pas leur volonté critique et n’hésitent pas à rappeler leur positionnement. Par exemple, dans la seconde lettre du périodique, on retrouve à deux reprises l’idée d’une fonction critique du périodique :

Relisez cette critique que je vous envoie, elle vous consolera un peu de la lecture d’une certaine *Dissertation critique sur le Paradis perdu de Milton*<sup>61</sup>.

Et quelques pages plus loin :

Me sera-t-il permis de hasarder mon jugement sur le *Traité des Etudes* de M. Rollin ? Cet Auteur me paraît exceller dans les parties qui manquent à M. Gibert ; il peint agréablement ses pensées ; son style est vif, & élégant ; mais il y a peu d’ordre dans son traité ; ses

---

<sup>59</sup> Desfontaines et Granet, 1731, t. 1, l. 1, p. 23-24.

<sup>60</sup> Voir le chapitre 3 de la première partie, « Autorité du journal ».

<sup>61</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t. 1, l. 2, p. 33.



## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

fréquentes contradictions font de la peine à des Lecteurs attentifs ; elles se déroberont à la plupart des Lecteurs entraînés par les agréments du style. Après qu'on a lu un certain nombre de pages, tout vous échappe ; on sait seulement que l'Auteur a dit des choses ingénieuses, & a souvent parlé en Orateur ; on ne peut presque rien réduire en principe. Je voudrais que M. Gibert eut le style & l'esprit de M. Rollin, ou que celui-ci eut autant médité que son émule sur les fondements de l'art Oratoire ; l'un a plus de savoir, & l'autre plus de goût<sup>62</sup>.

Dans ces deux citations, le journaliste utilise un vocabulaire explicite qui illustre particulièrement le rôle qu'il souhaite endosser dans son périodique (critique, jugement). En outre, lorsqu'il développe son analyse des textes, il signale très clairement les atouts et les points faibles de chacun des auteurs envisagés.

Quant à Fréron, il réaffirme constamment l'objectif critique qu'il s'est fixé. Cependant, alors que Desfontaines et Granet ne cherchent aucunement à justifier cette autorité critique dont ils se montrent investis, Fréron se défend systématiquement en insistant sur sa volonté de conserver les bonnes mœurs. On peut en lire un exemple fort représentatif dans la lettre 5 du cinquième tome, publié en 1758 :

Les lois que m'impose le genre de mon travail ne m'obligent que trop souvent, Monsieur, de vous entretenir d'ouvrages frivoles plus propres à corrompre l'esprit & le cœur, qu'à corriger l'un & l'autre. Je sévis, autant qu'il est en moi, contre ces auteurs qui violent à la fois les règles du goût, de la raison, & de la décence. Mais il n'est pas en mon pouvoir de réprimer l'audace impie de ces écrivains téméraires dont la plume sacrilège élève quelquefois des doutes sur les points les plus respectables de la Religion & de la Morale. Tout ce que je puis faire, c'est d'indiquer les livres qui peuvent servir de contrepoison à ces écrits dangereux. Tel est celui qui fait l'objet de cet article. J'ai lu peu de Traités aussi sages, aussi méthodiques, aussi utiles que *la Règle des Devoirs que la Nature inspire à tous les hommes*, 4 vol. in-12, à Paris chez Briasson, Libraire, rue Saint Jacques<sup>63</sup>.

Le vocabulaire utilisé relève autant de la critique que de la morale (frivole, corrompre, l'esprit et le cœur, règles du goût, de la raison & de la décence, audace impie, respectables, écrits dangereux, contrepoison, etc.). Contrairement à Desfontaines et Granet, dont l'objectif n'était pas tant de proposer un contenu moral que de veiller au respect des règles classiques<sup>64</sup>, Fréron place son activité critique sous l'égide de la morale et endosse le rôle de gardien des Belles-Lettres et des mœurs. Alors que le *Nouvelliste du Parnasse* privilégie le

---

<sup>62</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t. 1, l. 2, p. 40.

<sup>63</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1758, t. 5, l. 5 du 20 août, p. 108.

<sup>64</sup> L'expression renvoie aux nombreux traités des Belles-Lettres du XVII<sup>e</sup> siècle qui s'inspirent des écrits aristotéliens. Nous pensons notamment à Boileau.

compte rendu des ouvrages nouveaux (sans en négliger la portée morale), le périodique de Fréron apparaît comme un garde-fou des bonnes mœurs et des bonnes lectures<sup>65</sup>.

Le périodique de Fréron est un des journaux les plus féroces lorsqu'il s'agit de dénoncer des comportements ou des ouvrages jugés dangereux par le rédacteur. L'usage de la critique se fait aussi de façon très personnelle notamment lors des nombreuses inimitiés que Fréron a su faire naître. Il s'est trouvé des ennemis redoutables en la personne de Voltaire essentiellement, mais aussi de Marmontel, et plus largement des Encyclopédistes. S'il justifie facilement sa critique par le recours à la morale, convenons que l'ironie mordante de ses textes, voire la gratuité parfois de ses attaques, sont révélatrices d'une position très subjective. En l'occurrence, le désaccord entre Fréron et Voltaire est très célèbre au XVIII<sup>e</sup> siècle et fait couler beaucoup d'encre de part et d'autres des jouteurs. L'exemple suivant, emprunté à *l'Année littéraire*, illustre particulièrement la qualité des affrontements entre les deux hommes et le régal littéraire que cela pouvait occasionner pour les lecteurs. En 1760, Fréron publie la copie d'une lettre qu'un auteur anonyme a envoyé à Voltaire sur le poète perse Saadi. Il présente le document de façon neutre sans qu'il soit possible au lecteur de deviner la teneur du texte :

On vient de m'envoyer la copie d'une Lettre écrite à M. de Voltaire ; cette Lettre m'a paru très intéressante, & je suis persuadé, Monsieur, que vous en porterez le même jugement<sup>66</sup>.

Sans plus d'informations, ce qui est assez rare chez Fréron, la lettre débute par une adresse louangeuse à Voltaire, phénomène encore plus surprenant dans *l'Année littéraire*. Le courrier établit une comparaison entre Voltaire et Saadi. S'il commence par des adresses flatteuses à Voltaire et des remarques laudatives à l'encontre de Saadi, il s'oriente progressivement vers la satire :

À qui puis-je mieux adresser la vie d'un grand Poète qu'à M. de Voltaire, grand Poète lui-même ? [...] Il fut un des plus beaux esprits qu'ait produits la Perse. Dès sa plus tendre enfance, il brûla de l'insatiable désir de tout savoir & de tout répéter ; il avait des talents, l'ardeur du travail & de la facilité. Il conçut d'abord le noble dessein de surpasser tous les Poètes Tragiques qui l'avaient devancé ; la Perse en compte trois qui seront toujours les maîtres du Théâtre. *Sadi* composa donc des Drames, où l'on rencontre des morceaux brillants, quelquefois du pathétique, du touchant, ce que nous appelons parmi nous des tirades, mais point d'ensemble ; un style décousu, inégal, qui tient de l'Épique & du familier ; de belles scènes qui ne sont point amenées, des plans vicieux, de l'esprit, & nul jugement ;

---

<sup>65</sup> Nous revenons sur cette spécificité du journal de Fréron dans le dernier chapitre de la première partie, « Autorité du journal ».

<sup>66</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1760, t. 8, l. 15 du 30 décembre, p. 334.

c'est ce qu'on peut penser du Théâtre de *Sadi*. Il ne se borna pas à ce genre ; il emboucha la trompette de l'Épopée ; il écrivit un Poème en l'honneur d'un des premiers Héros de la nation Persane. On admira dans cet ouvrage beaucoup de beaux vers ; mais l'arrêt des connaisseurs de son temps, confirmé par la Postérité, est que ce Poème Epique n'est ni Poème ni Épopée, que c'est plutôt une histoire mise en vers, ouvrage dénué d'invention, de poésie, de chaleur ; en un mot, il est prouvé que *Lucain* même, le dernier des Poètes Epiques, est, dans cette partie, bien supérieur à *Sadi*. Notre écrivain audacieux, à l'âge de près de quarante-trois ans, comme par une inspiration divine, se jeta à corps perdu dans la Philosophie, voulut pénétrer le sanctuaire de la Nature, chercha même à deviner l'énigme de notre être, & finit par se faire sifflé<sup>67</sup>.

Voltaire et Saadi sont réunis par leur statut de « grand poète », de « bel esprit » mais la biographie de Saadi révèle un homme inconstant, fier et sans talent. La comparaison tourne au désavantage de Voltaire et permet de peindre un portrait acide et sans concession du grand homme. De fait, la suite de la lettre rappelle certaines productions écrites de Saadi, dont les titres évoquent étrangement les œuvres de Voltaire, ce qui achève de révéler toute l'ironie de son auteur. Ainsi, malgré l'anonymat, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître les caractéristiques du style de Fréron, maître de l'ironie. Or, dans la mesure où de nombreux courriers de lecteurs étaient rédigés par les rédacteurs des périodiques, il est très vraisemblable de penser que l'auteur de la lettre est le même que le rédacteur du journal ; l'hypothèse est renforcée au vu de l'étonnante neutralité de l'introduction de Fréron à ce courrier.

Satire et ironie sont fréquentes dans le périodique de Fréron. La pratique critique est parfois associée à un discours railleur, que l'on retrouve également dans le *Nouvelliste du Parnasse*. Le style des deux journaux s'apparente, dans certains cas, à une forme de bavardage sarcastique, semblable au persiflage<sup>68</sup>. Ils entretiennent un air de gaieté en se donnant la liberté d'effectuer la critique qu'ils souhaitent des ouvrages choisis. Le *Nouvelliste du Parnasse*, par exemple, s'affranchit de l'esprit de sérieux au profit d'une part d'ouvrages de moindre importance, et d'autre part d'une image décomplexée des rédacteurs :

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 336-337.

<sup>68</sup> Contrairement à l'ironie, le persiflage possède un sens délimité par une période temporelle, en l'occurrence le siècle des Lumières. Pour approfondir le sujet, voir l'ouvrage d'Elisabeth Bourguinat, *Le siècle du persiflage : 1734-1789* et les études de Roger Chartier, *Théorie du persiflage* et *L'école du persiflage : Diderot mystificateur des Lumières*.

On s'étendra particulièrement sur les nouvelles pièces de Théâtre, & sur les petits Livres qui ont le plus de cours dans le monde, préférant la liberté des réflexions à la régularité des extraits, dont on est résolu de s'abstenir, pour n'avoir aucunement l'air de Journaliste<sup>69</sup>.

Les rédacteurs du *Nouvelliste du Parnasse* réduisent le journaliste à un copiste capable de sélectionner des extraits des œuvres considérées. En refusant le titre de journaliste, ils se donnent le droit de critiquer les ouvrages et de laisser libre cours à leurs réflexions. La conception qu'ils se font de leur activité correspond bien plus à l'idée que l'on se fera par la suite d'un journaliste, et implique de développer des jugements autour des ouvrages nouveaux :

Notre but, comme vous savez, n'a jamais été de faire des extraits des livres nouveaux ; nos lettres sont destinées à des réflexions sur les ouvrages d'esprit, & sur d'autres, lorsqu'ils amènent l'occasion de dire des choses agréables ou curieuses. [...] Pour assortir le caractère du style & des réflexions, il faut que la critique soit un peu hardie ; mais pourvu que cette hardiesse soit polie, & qu'il règne partout une exacte neutralité, il me semble que le *Nouvelliste du Parnasse* ne saurait déplaire aux personnes intéressées<sup>70</sup>.

Les rédacteurs prennent part aux débats littéraires de leur temps et défendent une opinion qu'ils s'efforcent de justifier. Ils sont partisans du respect des règles sans nier l'évolution du goût.

Fréron partage les conceptions parfois conservatrices de Desfontaines et Granet sur la littérature et la critique. Néanmoins, il l'intègre à un cadre plus sérieux et développe l'idée qu'il se soumet à une obligation en critiquant les ouvrages publiés :

Je me fais un devoir, Monsieur, de vous instruire de tout ce qui me paraît digne de votre attention. Un livre, dans quelque pays qu'il ait pris naissance, mérite de vous être annoncé quand il s'y trouve quelque chose de bon, & je m'empresse d'en orner mes Feuilles avec autant de satisfaction que s'il était le fruit d'une plume Française<sup>71</sup>.

Il se présente comme le garant d'une information exacte et de qualité :

Depuis plus de vingt ans que je m'occupe à vous rendre compte, Monsieur, des nouveautés Littéraires, mon intention n'a jamais été de suivre à la rigueur l'ordre chronologique de leur naissance, & de vous en parler, avec une exactitude scrupuleuse, à mesure qu'elles verraient le jour. Je ne me suis proposé que de vous communiquer ce que je pense des Livres modernes, en général, & non de tenir un registre fidèle de tout ce qui s'imprime. D'autres ouvrages Périodiques peuvent suppléer au mien à cet égard. En un mot, ces Feuilles ne sont

---

<sup>69</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t. 1, prologue, p. 3-4.

<sup>70</sup> *Ibid.*, l. 12, p. 277-278.

<sup>71</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1758, t. 5, l. 2 du 9 août, p. 30.

pas un *Journal* proprement dit, mais des observations sur quelques Ecrits du temps, selon qu'ils me tombent sous la main, sans m'assujettir à la date de leur publicité<sup>72</sup>.

Fréron souligne, comme Desfontaines et Granet avant lui, la liberté qu'il se donne de ne proposer qu'une critique sélective, en fonction de différents critères qu'il développe dans la suite de l'article. Sa filiation avec Desfontaines est très marquée, notamment lorsqu'il refuse, comme son mentor, d'envisager son périodique comme un « journal ». Il préfère l'expression « observations sur quelques écrits du temps », qui renvoie bien sûr au journal *Observations sur les Ecrits modernes* rédigé par Desfontaines. Néanmoins, Fréron dépasse son maître dans l'art de la critique. En effet, si tous deux présentent une pratique similaire de la critique, la longévité du journal de Fréron, son rôle dans la société de l'époque et sa célébrité en font le modèle du journalisme critique. Il a su s'inspirer des atouts de son maître pour ériger la pratique critique en un genre littéraire à part entière.

### **1.2. Le *Pour et Contre* : le parti-pris de la narration**

Le périodique de Prévost, publié entre le *Nouvelliste du Parnasse* et l'*Année littéraire* apparaît bien différent. Il ne s'appuie pas sur les mêmes principes mais, comme eux, il s'inspire manifestement des publications de type *Spectateurs*. Le journal se caractérise en effet d'abord par sa forme personnelle et par son art de la narration.

Lorsque Prévost débute son périodique, le *Nouvelliste du Parnasse* vient d'être supprimé. Il se saisit de cette place vacante et commence la publication du *Pour et Contre*. Dès le nombre 4 de son journal, la périodicité passe d'une dizaine de jours à une semaine<sup>73</sup>. En une année, Prévost publie quarante livraisons en trois volumes de 360 pages. Chaque volume est constitué de quinze nombres. L'entreprise est considérable mais soutenue avec une surprenante régularité. Prévost propose un contenu bien plus étendu que celui du *Nouvelliste du Parnasse* autant par le nombre de pages de chacune de ses livraisons que par les objectifs qu'il assigne à son périodique. Ceux-ci, fort nombreux, font l'objet de nombreux ajustements au fur et à mesure de la publication du journal :

Je me suis fait plusieurs fois cette question : Que répondrais-je si l'on me demandait compte de mes vues dans cette Feuille périodique ? On ne marche pas perpétuellement, sans savoir

---

<sup>72</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1770, t. 1, l. 1 du 4 janvier, p. 3.

<sup>73</sup> Un nombre, dans le *Pour et Contre*, est en fait un numéro du journal. Prévost donne ce nom à chaque nouvelle publication.

où l'on veut arriver. J'ai fait de grands pas, puisque je me trouve déjà à l'entrée du cinquième Volume. Mais n'ont-ils pas dû tendre à quelque terme ? C'est moi-même qui m'interroge encore. Je veux voir clair une fois dans le fond de mon entreprise<sup>74</sup>.

Ce préliminaire participe de l'entreprise de mise en scène du contenu du périodique. Prévost transforme le simple fait de rendre compte de son projet en un récit construit qui participe de la justification de l'entreprise de l'auteur. Il se met en scène tout en faisant attendre ses lecteurs. D'ailleurs lorsqu'il cherche à préciser les objectifs de son périodique, il insiste sur la relation de l'auteur à ses lecteurs ce qui l'amène à présenter le journal comme relevant autant de l'agréable que de l'instructif :

Rien n'a tant d'empire sur un Ecrivain que l'opinion qu'il a de ses Lecteurs, c'est-à-dire de ses Juges. Celui même qui prendrait la plume dans une vue plus sérieuse & plus importante que celle de plaire, serait obligé pour aller à son but, de se plier au goût de ceux pour lesquels il travaille. L'instruction ne passe qu'à la faveur de l'agrément, & l'agrément n'est autre chose que l'art de connaître & de flatter le goût de ceux pour qui l'ont écrit. Si j'explique bien mes idées, on doit être également satisfait & de ma déférence pour mes Lecteurs, dans le parti que je prends de me conformer à leur goût, & de l'opinion même que je marque de leur goût dans la manière dont je veux m'y conformer. Il est vrai que le succès de mon travail paraissant dépendre de là, l'intérêt propre est peut-être mon premier motif ; mais c'est toujours faire assez bien ma cour aux Français, que de sentir la nécessité dont il est pour moi d'être juste & régulier pour leur plaire, puisque c'est reconnaître que le goût porte chez eux sur la justesse & la régularité<sup>75</sup>.

Le but fixé par Prévost apparaît très mince et imprécis. Les lecteurs semblent au cœur de l'entreprise journalistique mais sans que leur attente ne soit satisfaite pas des explications convenables. Le rédacteur du *Pour et Contre* joue avec ses lecteurs. Il ne se contente pas d'informer les lecteurs sur l'objectif de son journal mais il *narre* cet objectif. Ce n'est finalement qu'au bout d'une longue introduction que le lecteur peut découvrir les spécificités du périodique :

Ne différons donc plus à donner au *Pour et Contre* un but sérieux & régulier. Aussi simple dans ce choix que j'ai toujours tâché de l'être dans ma manière de penser & d'écrire, je me propose de faire remarquer la différence réelle & constante qui se trouve entre les Pays de l'Europe où les Sciences & les Arts sont le mieux cultivés, & surtout entre la France & l'Angleterre<sup>76</sup>.

Le rédacteur est conscient d'avoir fait attendre le lecteur. Il s'inscrit dans son texte et pratique une forme personnelle d'écriture. C'est une des caractéristiques de son journal,

---

<sup>74</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 5, n° 61, p. 4-5.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 5.

prompt à ménager des effets d'annonce et de suspens dans les articles afin de les construire non pas comme des textes descriptifs à vocation informative mais plus comme de petits récits. Une structure narrative compose le *Pour et Contre* et sert à présenter une figure de rédacteur.

Prévost est un des rares rédacteurs de journal littéraire qui ne met pas en avant sa pratique du compte rendu. Pourtant, la plus grande part de son périodique consiste à proposer des articles sur les ouvrages nouveaux et sur l'actualité des spectacles. D'ailleurs, le titre de son journal « Pour et Contre » évoque la possibilité d'un débat sur chaque sujet traité dans le périodique. Chaque article doit proposer le pour et le contre du thème abordé. Le *Pour et Contre* est le seul périodique qui affiche aussi manifestement un parti-pris critique dès son titre, sans toutefois développer ce point dans les métadiscours. Il met l'accent sur les différences culturelles entre les différents pays européens, et notamment celles de la France et de l'Angleterre, omniprésentes dans le journal<sup>77</sup>.

Le choix du « pour et contre » est une façon pour Prévost de respecter l'entre-deux, d'être au plus près de la vérité qui n'est pas si souvent claire, limpide et facile. Le vrai peut relever de l'invraisemblable comme le souligne la citation suivante :

Il n'y a rien d'assez merveilleux dans l'Article précédent pour demander d'être ramené à la vraisemblance par des témoignages ou par des réflexions. Mais comme il n'en est pas de même de quantité de faits extraordinaires qui entrent souvent dans cette Feuille & que la facilité à croire n'est pas le faible de notre siècle ; je prends le parti d'avertir une fois pour toutes, ceux qui douteraient de la fidélité de mes Relations, que les Pièces que je traduis ou dont je donne quelquefois l'extrait se trouveront toujours chez le Libraire du *Pour et Contre*, & qu'il n'en refusera la lecture à personne<sup>78</sup>.

Prévost souligne le caractère anecdotique et extraordinaire de certains de ses articles dans un but tout à fait particulier : celui de garantir ses lecteurs de la véracité des propos tenus dans son périodique. Loin de privilégier une vision univoque du monde, il recherche au contraire à accroître les expériences et les récits. En cela, il rappelle *The Spectator* d'Addison et Steele dont l'objectif, similaire, se réalise par l'intermédiaire d'un club fictif de rédacteurs. Ici, Prévost semble être la figure majeure du périodique mais en suivant le pour et le contre, il peut aussi multiplier les points de vue.

---

<sup>77</sup> Nous développons cet aspect dans la suite de cette partie dédiée au *Pour et Contre*.

<sup>78</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 5, n° 71, p. 274.

## *Les acteurs*

Si le périodique a essentiellement été rédigé par Prévost, il faut reconnaître qu'il s'est maintenu aussi longtemps grâce à la participation de nombreux collaborateurs, fidèles, dont certains sont allés jusqu'à assurer la publication du périodique lorsque Prévost n'était plus en mesure de le faire. D'après le *Dictionnaire des Journaux* de Jean Sgard, Prévost assure la rédaction de juin à novembre 1733. La rédaction est alors prise en charge par Desfontaines, Granet et Saint Hyacinthe jusqu'en février 1734, époque à laquelle Prévost reprend à nouveau son journal jusqu'en juillet 1739. Lefebvre de Saint Marc assure sa succession jusqu'en janvier de l'année suivante, laissant ainsi à Prévost le soin de conclure le périodique et de rendre justice à ceux qui l'ont aidé à le rédiger :

Je suis parvenu à la fin du vingtième Tome de cet Ouvrage, où je me suis toujours proposé de borner ma course. D'autres occupations m'ayant forcé de l'interrompre deux fois, j'avertis que la plus grande partie du second Tome, & le dix-sept & le dix-huitième entiers, ne sont pas de moi<sup>79</sup>.

Prévost reconnaît sans hésiter la participation « d'autres mains », ce que vient corroborer un article de Lefebvre de Saint Marc, publié dans le tome 17, qui souligne la nouvelle paternité du journal :

Je ne sais quelle espèce de remerciement je dois à ceux qui prétendent que les deux dernières feuilles du *Pour et Contre* sont de la même main que les autres. On ne pouvait pas faire un éloge plus flatteur de ma manière d'écrire, que de la confondre avec celle de mon Prédécesseur. Mais je sais me rendre justice ; & bien que cette erreur me soit honorable, je n'ai garde de la laisser subsister. [...] Enfin je ne connais rien en moi de ce qui porte les Ouvrages de *M. l'Abbé Prévôt* à ce degré d'excellence, qu'il est plus aisé d'admirer, que d'atteindre. Et cependant je me charge de continuer ce qu'il abandonne. Que mon entreprise est téméraire ! Elle l'est d'autant plus qu'il est le seul *Ecrivain Périodique*, auquel mon amour propre m'avouait incapable de succéder<sup>80</sup>.

C'est ici l'occasion pour le nouveau journaliste de prévenir les lecteurs du changement de rédacteur, tout en soulignant son admiration pour son prédécesseur et son souhait de ne pas démeriter. De façon très élégante, il valorise son travail puisqu'il est chargé de lui succéder mais demande néanmoins la bienveillance des lecteurs face à l'ampleur de son entreprise.

---

<sup>79</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t. 20, n° 296, p. 335.

<sup>80</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1738, t. 17, n° 242, p. 97 à 99.



Bien que le *Pour et Contre* soit attaché au nom de son auteur, la mention précise et régulière des changements de mains et des collaborateurs du périodique signale une certaine honnêteté intellectuelle de la part des rédacteurs principaux. Prévost n'hésite pas à rappeler à ses lecteurs le soutien qu'il reçoit d'autres personnalités, comme c'est le cas dans le nombre 61 de son cinquième tome :

Dans la nécessité où je suis de m'entretenir des correspondances régulières à Londres, pour en tirer continuellement les lumières qui sont nécessaires à mon projet, ma bonne fortune a dirigé si heureusement mon choix, qu'au lieu d'*Ouvriers auxiliaires* j'ai trouvé dans les deux Correspondants que je me suis procuré, des Maîtres & des Guides. Voici leur caractère<sup>81</sup>.

Lefebvre de Saint Marc fait d'ailleurs de même en 1738 dans le dix-septième tome :

À ces différents traits qui le caractérisent, mes Lecteurs reconnaîtront sans peine Monsieur *du Fay*. Victime d'une maladie, dont les ravages semblent augmenter à proportion de l'accroissement de nos lumières, il mourut le 19 Juillet, quatrième jour de sa petite Vérole, sur les cinq heures du soir, âgé d'environ quarante-deux ans. Le *Pour et Contre*, qu'il a plus d'une fois enrichi des fruits de sa plume, devait au moins cette faible marque de reconnaissance à sa mémoire ; & j'aurais été mécontent de moi-même, si je n'avais manqué l'occasion de me montrer sensible à la mort d'un ancien Condisciple, avec qui l'amitié m'avait uni dans l'enfance<sup>82</sup>.

Informateurs et plumes annexes participent à l'élaboration du journal et leur importance est régulièrement rappelée par les rédacteurs principaux du journal. Cependant, l'auteur incontesté de celui-ci reste naturellement Prévost, si ce n'est par le nombre d'articles qu'il a rédigés, c'est au moins parce que son projet préside à l'entreprise et qu'il a su lui donner une unité. Ainsi même dans les tomes qu'il n'a pas rédigés, il apparaît comme l'auteur du périodique, puisque la mention « par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité » figure sur chaque début de volume, y compris pour les dix-septième et dix-huitième. Le journal est marqué du sceau de son créateur. Il renferme différents comptes rendus des romans de Prévost. Le rédacteur y revendique d'ailleurs sa paternité :

Mais qu'il [sur un critique des romans qui craint le manque de morale, etc.] se rassure en apprenant de moi-même, que les Mémoires d'un Homme de Qualité & leur suite, Cleveland & le Doyen de Killarine, dont je prépare la seconde Partie, sont autant de Livres inutiles pour l'Histoire, & dont tout le mérite est de former une lecture honnête & amusante<sup>83</sup>.

---

<sup>81</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 5, n° 61, p. 8.

<sup>82</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1738, t. 17, n° 243, p. 122-123.

<sup>83</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1735, t. 6, n° 90, p. 354.

Prévost se met en scène dans son périodique comme lorsqu'il se présente en qualité d'auteur sur la page de titre de ses volumes. Il sélectionne les informations qu'il souhaite divulguer à ses lecteurs. Il refuse de se présenter en son nom propre, et souligne ainsi son statut d'écrivain à succès puisque son roman fut plébiscité par le public. Cela attire naturellement l'intérêt et la curiosité du public, en même temps que l'information est susceptible de le rassurer sur la qualité du périodique.

Par ailleurs, la mention de son roman « Mémoires et aventures d'un homme de qualité » sur la page de titre du journal fonctionne comme un indice de lecture du périodique. D'une part, le terme « mémoires » joue sur l'ambiguïté entre le réel et la fiction, entre l'écriture de l'histoire et le genre du roman. D'autre part, les mémoires font le récit d'une vie. Ils mettent en scène un personnage, qu'il soit réel ou fictif. En se présentant comme l'auteur de Mémoires, Prévost renseigne sur sa personne mais sous la forme d'un indice limité et soigneusement choisi. Il est d'ailleurs le rédacteur qui fait le plus allusion à sa biographie dans son périodique. Notamment, il contextualise l'écriture de ses feuilles et fait le lien entre ses déplacements et les aléas de l'impression :

p.s: La Feuille CLXXIII s'est sentie de mon absence de Paris, par plusieurs fautes d'impression & par l'omission des Sommaires marginaux<sup>84</sup>.

Prévost explique les insuffisances qui peuvent apparaître ponctuellement dans les volumes. Ce faisant, il fait le lien entre l'homme et le rédacteur. Il lui arrive ainsi de commenter ses traits de caractères comme lorsqu'il évoque des tentations qu'il a eu à surmonter, son goût pour l'étude et la lecture, ses voyages passés ou encore ses projets à venir<sup>85</sup>. Ces quelques exemples montrent comment Prévost construit une représentation de lui-même en patchworks. Il crée un personnage, différent du sujet social, le « personnage-Prévost ». En cela, il s'inspire délibérément de la pratique des spectateurs qui mettent en scène la figure du rédacteur mais en la renouvelant dans la mesure où c'est bien lui qui est mis en scène et non un personnage fictif.

---

<sup>84</sup> Prévost, *Pour et Contre*, t. 12, 1737, p. 312.

<sup>85</sup> Voir respectivement les tomes 4, p. 241-242, t. 6 p. 15, t. 6 p. 241-243 et t. 6 p. 243.

### *Variété des sujets*

Un des principaux aspects du *Pour et Contre* réside dans sa variété. Prévost en fait la spécificité de son journal. Même dans la conclusion de son journal, Prévost continue de distinguer son journal des autres en arguant qu'il s'intéresse davantage aux littératures étrangères mais surtout qu'il est structuré autour du principe de la variété :

J'ose dire [que ce journal] mérite quelque estime par deux qualités qui lui sont propres : l'une est qu'il renferme un très grand nombre de Pièces ou de fragments de littérature étrangère, qu'on chercherait inutilement dans tous les Ouvrages de notre langue ; l'autre qu'avec la liberté que j'y ai prise de m'exercer indifféremment sur toutes sortes de sujets, je n'y ai jamais blessé personne<sup>86</sup>.

Déjà, dans le premier nombre, Prévost proposait une liste programmatique du contenu de son journal :

Les principaux Sujets sur lesquels je me propose de m'exercer, se réduiront aux Articles suivants :

I. L'état des Sciences & des Arts.

II. Les Ouvrages nouveaux, dans quelque genre que ce soit ; mais plus ordinairement les Ouvrages de Littérature, tant Français, que Latins, Anglais, Italiens & Espagnols,

III. Les Journaux & autres Mémoires périodiques de la République des Lettres.

IV. Les Mœurs & les Usages du siècle.

V. Les préjugés vulgaires.

VI. Le caractère des Hommes illustres ; j'entends de ceux qui auront fait du bruit dans le monde, à quelque titre que ce soit.

VII. La comparaison des grands Hommes.

VIII. Le caractère des Dames distinguées par le mérite.

IX. Les nouveaux Etablissements, Civils, Militaires, Littéraires, &c.

X. Les Médailles nouvelles.

XI. Les Faits avérés, qui paraîtront surpasser le pouvoir de la Nature.

XII. Les Inventions extraordinaires de l'Art.

Enfin, ce qui sera tout à fait particulier à cette Feuille, je promets d'y insérer chaque fois quelque particularité intéressante touchant le génie des Anglais, les curiosités de Londres & des autres parties de l'Île, les progrès qu'on y fait tous les jours dans les Sciences & les Arts, & de traduire même quelquefois les plus belles Scènes de leurs Pièces de Théâtre<sup>87</sup>.

Ce programme n'est que partiellement respecté mais il informe le lecteur de l'envergure du projet du rédacteur. À l'instar des autres périodiques littéraires, le principe de variété sert à divertir le lecteur sans craindre de l'ennuyer. Il témoigne également de la volonté du rédacteur de partager ses connaissances et ses expériences avec le lecteur, tout du moins ce qu'il juge utile. Le désir de communiquer des informations particulières s'exprime par

---

<sup>86</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t. 20, n° 296, p. 335

<sup>87</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1733, t. 1, n° 1, p. 10-11.

exemple dans le tome 17, lorsque le rédacteur publie le compte rendu d'un ouvrage paru depuis quelque temps mais qui n'a pas trouvé le succès escompté :

Les amateurs de la variété peuvent trouver de quoi s'amuser dans les *Femmes Militaires* de M. le Chevalier de S. Jorri. Cet Ouvrage a paru dès 1735 & cependant il est peu connu. J'ose assurer que ce n'est pas faute d'être digne d'un sort plus heureux. L'Auteur avait fait les frais de l'Impression, & s'était chargé lui-même du débit. Je n'ai que faire de rien ajouter, pour faire comprendre ce qui peut avoir mis obstacle à la réputation d'un Livre, qui mérite d'être lu, comme fort supérieur a beaucoup d'autres, dont le succès a peut-être été trop heureux<sup>88</sup>.

Le journaliste justifie ses choix de comptes rendus par l'intérêt qu'il éprouve pour certaines œuvres. Son activité consiste à faire découvrir aux lecteurs les ouvrages jugés utiles ou intéressants pour eux, sans que celle-ci ne conduise à l'ennui ou au formalisme. Le lecteur peut lire indifféremment un compte rendu sur la *Stéréographie* ou *Traité de perspective*, un autre sur une histoire hongroise, un texte sur l'origine des fables judaïques, un examen des catholiques tourmentés en Irlande, une étude sur une nouvelle voie de commerce entre l'Amérique et la Chine, des textes sur les médailles, les fleurs, ou encore, à la façon des guides touristiques, sur les beaux monuments de Londres, continué dans le nombre suivant<sup>89</sup>.

Comme le signale le titre complet,

Le *Pour et Contre*, ouvrage périodique d'un goût nouveau ; dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public, en matière de Sciences, d'Arts, de Livres, d'Auteurs, &c. sans prendre aucun parti, & sans offenser personne,

le journal apparaît comme une grande revue culturelle. Toutefois, la grande originalité de ce périodique, dont la diversité est finalement peu différente de celle des autres journaux littéraires, réside dans son souci de diffusion de la culture anglaise. Cela reste une constante dans les pages du journal, hormis lorsque Lefebvre de Saint Marc reprend la rédaction puisqu'il choisit de se tourner vers la culture italienne, dans le souci de se démarquer de son prédécesseur. Même les contes et autres anecdotes du périodique, qui ont largement contribué à la popularité du fait-divers dans la presse, empruntent souvent à l'histoire, la culture ou les mœurs anglaises<sup>90</sup>.

---

<sup>88</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1738, t. 17, n° 241, p. 82.

<sup>89</sup> Prévost, *Pour et Contre*. Voir respectivement le t. 18, n° 258, p. 10 ; le t. 19, n° 276, p. 193 ; le t. 20, n° 290, p. 187 et n° 295, p. 290, le t. 1, n° 4, p. 73 et le n° 13, p. 309, le t. 4, n° 57, p. 265.

<sup>90</sup> Cette influence du récit bref dans la formation du fait-divers fait l'objet du premier chapitre de la troisième partie de cette étude.

### Importance de la culture anglaise

Le journal est lancé alors que Prévost vit en Angleterre. Il s'intéresse à la réception britannique de Bayle et de Voltaire et diffuse de nombreuses anecdotes trouvées dans les périodiques anglais<sup>91</sup>. Dans le septième tome de son périodique, Prévost rappelle qu'un des objectifs de son travail consiste à permettre à ses lecteurs de comparer le goût français et le goût anglais. Il se propose pour cela de publier toute une tragédie anglaise dans son journal, et choisit pour cela une pièce de Dryden :

J'ai résisté longtemps aux sollicitations qu'on m'a faites de traduire entièrement une des plus célèbres Tragédies d'Angleterre, par la seule crainte de faire perdre à trois ou quatre de mes Feuilles la variété que le Public a goûtée jusqu'à présent dans les précédentes. Cette raison néanmoins me paraît aujourd'hui plus faible qu'une nouvelle objection que je me fais moi-même. Mon principal dessein dans le *Pour et Contre* ayant toujours été de comparer les goûts de nos Voisins avec le nôtre, ou du moins de mettre mes Lecteurs en état de faire eux-mêmes cette comparaison, je ne puis atteindre à ce but pour les Ouvrages de Théâtre sans faire connaître avec une juste étendue le sujet que je propose à discuter<sup>92</sup>.

En cherchant à faire connaître la culture anglaise en France, Prévost encourage ses lecteurs à prendre conscience des différences culturelles entre les pays sans entraîner nécessairement de jugements de valeur. Ce faisant, il met à jour la spécificité d'une nation par l'intermédiaire de sa littérature. Il va d'ailleurs plus loin en publiant des pages en anglais non traduites :

Depuis la 275. Feuille, où j'ai donné le caractère de la personne & des Ouvrages de M. Hildebrand *Jacobs* ; j'ai reçu plusieurs Billets, par lesquels on me presse de publier sa *Fille curieuse* ou *The Curious Maid*. L'idée que j'en ai fait prendre me persuade que ce n'est point une Traduction qu'on demande de moi ; mais je répète qu'elle a fait le principal fondement de la réputation de son Auteur, & qu'elle est effectivement assez jolie pour mériter que je la donne aux instances des amateurs de la langue Anglaise. Les bienséances seront gardées sous l'enveloppe où je la laisse, & courte comme elle est, elle ne fera regretter à personne l'espace qu'elle va remplir<sup>93</sup>.

Prévost initie ses lecteurs à la langue anglaise. Néanmoins, comme ce choix peut surprendre, ou rebuter le lecteur, il n'hésite pas à le justifier par la qualité du texte qu'il lui soumet.

En rendant compte aussi bien des ouvrages, que des périodiques ou encore des

---

<sup>91</sup> Prévost, *Pour et Contre*. Voir notamment dans le t. 1, le n° 2, p. 33 + p. 44-48; le n° 3, p. 68-71; le n° 7, p. 161-162; le n° 11, p. 258-259 ; dans le t. 13, le n° 184, p. 143 ; le n° 192, p. 355 ; dans le t. 19, le n° 272, p. 106-107 et le n° 280, p. 297-302 ; et enfin dans le t. 20, le n° 286, p. 62-69.

<sup>92</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1735, t. 7, n° 96, p. 121. La publication de la pièce se poursuit jusqu'au nombre 100.

<sup>93</sup> Prévost, *Pour et Contre*, t. 19, n° 282, p. 351.

personnalités britanniques, Prévost familiarise ses lecteurs à une culture différente. Ceux-ci intègrent d'autant mieux les spécificités de leur culture française.

### ***La mise en récit dans le périodique littéraire***

Prévost s'inspire largement des modèles des spectateurs pour rédiger son périodique. Notamment en ce qui concerne la liberté de ton, et malgré son ambition affichée de variété, il se distingue du projet des grandes bibliothèques savantes, au profit d'une narration de l'information, qui se constate au premier abord par la structure d'enchaînement des articles et des numéros<sup>94</sup>.

### **Enchaînement des articles et des numéros**

Prévost cultive l'art des transitions entre chacun des sujets qu'il souhaite traiter. Alors qu'un numéro de son journal peut contenir plusieurs sujets totalement différents, il s'efforce, dans la mesure du possible, de faire le lien entre chacun d'entre eux, quitte à ce que cela soit quelque peu fantaisiste :

Serait-ce dans la vue d'un Auteur Espagnol, nommé *Luiz de Gongora*, qui pour faire lire un Ouvrage de Morale fort long & fort ennuyeux, déclarait dans sa Préface qu'on trouverait à chaque page quelque chose de réjouissant ? [saut de ligne] Au risque de ne l'être pas trop, j'ai à traduire quelques Extraits d'un Livre peu agréable par sa matière & par la forme, mais d'une utilité qui fera passer mes lecteurs, sur deux raisons de s'ennuyer que j'avoue de si bonne foi. C'est un *Essai Historique* sur le pouvoir législatif d'Angleterre<sup>95</sup>.

Après avoir proposé le compte rendu d'un roman, Prévost annonce une traduction d'un traité historique sur le pouvoir législatif en Angleterre. Le lien entre les deux articles se réalise par l'intermédiaire du lecteur à qui l'on propose de passer d'une lecture agréable à une lecture utile. La transition est donc totalement arbitraire, d'autant que le passage d'un sujet à un autre est indiqué par le changement de paragraphe. On retrouve d'ailleurs ce procédé dans plusieurs numéros du journal, comme dans le second tome, au nombre 17 :

L'Art d'écrire, semblable à la Peinture, demande quelquefois des ombres. Ainsi les plaintes de M. M.... seront utiles à quelque chose si l'ennui qu'elles ont pu causer au Lecteur le dispose à

---

<sup>94</sup> Shelly Charles, *Récit et réflexion : poétique de l'hétérogène dans le « Pour et Contre » de Prévost*. Nous revenons sur ce point dans le septième chapitre de cette étude.

<sup>95</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t. 19, n° 276, p. 205.

goûter mieux des sujets plus agréables. Hâtons-nous d'en faire l'essai sur une matière qui pourrait d'ailleurs se passer fort bien de ce secours<sup>96</sup>.

Le rédacteur passe d'une réflexion sur l'art d'écrire à la mention d'une fête donnée à Paris grâce à l'opposition entre l'ennui et l'agrément du lecteur. Cette transition est soulignée par la précision « Utilité du récit précédent » dans le paratexte de l'article. Les transitions facilitent ainsi une lecture linéaire, contrairement aux autres périodiques, et notamment les mensuels que nous verrons par la suite.

Si la transition est régulière à l'intérieur de chaque numéro, elle fonde l'unité du périodique. Certes, chaque « nombre » n'est pas systématiquement relié au précédent et au suivant mais, dès que possible, Prévost opère des liens entre les nombres et facilite, là-encore, la lecture linéaire, tel un roman, de son journal. La publication quasi systématique des périodiques littéraires en collections explique vraisemblablement le rôle significatif de ces transitions. Ainsi, dans les nombres 292 et 293 du dernier tome du *Pour et Contre*, Prévost s'intéresse aux Turcs et en particulier à la personne du Prince Cantémir. Alors que dans le nombre 292, il mentionne son désir de voir paraître une traduction de l'ouvrage du Prince Cantémir, « En relevant les Notes du Prince Cantémir, j'ai eu dessein de faire souhaiter une bonne Traduction de son Ouvrage »<sup>97</sup>, il annonce avoir effectué cette traduction et justifie cette entreprise dans le nombre suivant :

Je ne me serais pas pressé pour traduire de l'Anglais l'Histoire Ottomane du Prince Démétrius Cantemir, si la forme d'Annales que l'Auteur a observée, ne me faisait craindre qu'elle ne fut peu goûtée dans notre Langue. D'un autre côté lui faire changer de forme, ce serait donner un Ouvrage qui ne serait plus celui du Prince. Mais le sien rempli de traits si curieux, surtout dans les Notes courantes, qui en composent la plus grande partie, que je me suis proposé depuis longtemps d'en détacher quelques-unes. Je m'attacherai particulièrement à celle qui nous font connaître la fortune & le caractère de plusieurs Vizirs de notre temps, dont les noms se trouvent dans nos Histoires<sup>98</sup>.

Finalement, alors que le lien entre les deux numéros du journal était déjà manifeste puisque le même sujet y était traité, Prévost renforce la liaison en passant du souhait de voir un jour une traduction de l'ouvrage à la publication de celle-ci. Un même sujet est donc susceptible d'être développé ou modifié s'il subit une évolution. L'usage de la transition participe de la mise en récit du périodique. Elle facilite la lecture, d'autant plus lorsque celle-ci se fait à partir d'une publication en volumes et non plus au numéro.

---

<sup>96</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1733, t. 2, n° 17, p. 29.

<sup>97</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t. 20, n° 292, p. 228.

<sup>98</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t. 20, n° 293, p. 241.

### Attente du lecteur

Prévost joue avec son lecteur en favorisant un effet d'annonce. Cela intervient de façon évidente lorsque le rédacteur relate une anecdote spécifique, comme dans l'exemple suivant, sur un immigré turc vivant à Londres :

Le jour d'hier sera longtemps célèbre par un événement des plus extraordinaires. Loin de m'accuser d'être trop long, on se plaindra peut-être des bornes de cette Feuille, qui ne me permettent point de donner plus d'étendue au récit que je vais commencer. [saut de ligne] Le commerce amène tant d'Etrangers à Londres, que l'habitude d'en voir arriver tous les jours de nouveaux, empêche qu'on ne fasse attention à la singularité de leur habillement, de leurs usages, & de leurs mœurs. La plupart n'y demeurent pas plus longtemps que leurs affaires ne le demandent. D'autres y fixent leur séjour, soit qu'ils se laissent prendre aux charmes de la liberté, soit qu'ils se jugent à propos de s'y établir pour l'utilité de leurs affaires, & surtout pour entretenir de là des correspondances avantageuses dans leur propre pays. Ce dernier prétexte est si commun, qu'il sert ordinairement de voile à tous les autres motifs ; de sorte qu'un Etranger qui s'arrête assez longtemps à Londres ; passe pour un Marchand qui y est retenu par quelque relation de commerce. [saut de ligne] On avait cette opinion depuis plusieurs années d'un Turc qui se faisait nommé *Herby*, & qui avait la réputation d'être extrêmement riche<sup>99</sup>.

Pas moins de trois paragraphes sont nécessaires avant d'entrer dans le vif du sujet. Le premier sert à susciter l'intérêt du lecteur ; entre autres grâce à l'insistance du rédacteur sur cet « événement des plus extraordinaires ». Le second pose le cadre de la narration et introduit le thème de l'immigré à Londres, tandis que le dernier annonce enfin le nom du personnage principal de l'anecdote et permet de prendre la mesure de cet événement extraordinaire.

Cette structure s'inspire des récits brefs de l'époque<sup>100</sup>. On y retrouve les éléments constitutifs du récit de fiction, propres à éveiller la curiosité du lecteur. Prévost utilise le ressort du suspens de façon récurrente dans son périodique, signal fort de sa pratique d'auteur de romans.

### Contextualisation de l'information

L'information, chez Prévost, a très souvent une origine spécifique. On constate à la lecture du périodique, que les sources sont très souvent citées, voire qu'elles apparaissent également comme un long préambule au sujet à venir. Le périodique contextualise

---

<sup>99</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 3, n° 42, p. 265.

<sup>100</sup> Nous détaillons ce point dans le septième chapitre de cette étude.



constamment l'information, quand bien même ce contexte se révélerait obscur ou superficiel aux yeux du lecteur. En effet, certains articles débutent par une introduction qui n'a guère de lien avec le sujet réel. Dans l'exemple qui suit, le rédacteur informe son public des décès des personnes les plus âgées de Londres. Cette information, très anecdotique et peu utile en soi, va pourtant permettre d'introduire la visite du Prince d'Orange en Angleterre de façon extrêmement surprenante :

Quoique parmi un grand nombre de morts qu'il y a eu à Londres depuis le 26 Février jusqu'au 26 Mars, il n'y en ait que deux ou trois, dont j'ai déjà parlé, qui soient dignes d'éloge, la grande vieillesse de M. William Thurmond & d'Eleonor Shaw, mérite du moins quelque remarque. Le premier est mort âgé de cent cinq ans, après avoir été manchot l'espace de quatre-vingt-quatorze ans. Il avait perdu le bras d'un coup de mousquet en 1640 à la bataille de Naseby. Eleonor Shaw finissait sa cent dix-neuvième année, lorsque la mort est venue la délivrer de son emploi de Sage-femme, qu'elle exerçait depuis plus de quatre-vingt ans, & dont elle avait encore rempli toutes les fonctions deux jours auparavant. Elle faisait gloire de ce qu'il n'y avait personne dans son quartier qu'elle n'eût introduit dans le monde, & elle comptait telle famille où elle avait rendu les services de son emploi à cinq ou six générations. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle était en mourant la plus vieille personne du monde. Tout ce qui surpasse les forces ordinaires de la Nature s'attire justement notre admiration. C'est par le même principe que l'Angleterre retentit encore des applaudissements qu'elle a donnés à toutes les actions du Prince d'Orange, pendant tout le temps qu'elle a été honorée de sa présence<sup>101</sup>.

Prévost s'attarde dans la suite de l'article sur l'arrivée du Prince d'Orange en Angleterre. Mais au préalable, il a relié cet événement à un sujet très différent, le décès tardif de Londoniens. Ce faisant il associe l'actualité princière à des personnalités anonymes et de peu d'importance. Bien que le changement de sujet se constate par le changement de paragraphe, la première phrase du second paragraphe intervient comme une transition entre les deux sujets et s'applique également à l'un ou à l'autre. Le Prince d'Orange et les Londoniens sont réunis sous l'expression « forces ordinaires de la Nature » que le rédacteur applique indifféremment au fait de mourir à un âge exceptionnel et au Prince d'Orange. Celui-ci apparaît donc, par une louange quelque peu énigmatique, comme « ce qui surpasse les forces ordinaires de la Nature », mais au même titre que les personnes qui décèdent à un âge avancé. La comparaison surprend mais conserve l'unité du périodique et inscrit l'événement de la venue du Prince d'Orange dans un contexte de récit spécifique.

Lorsque le rédacteur reçoit un texte par un de ses lecteurs, il lui arrive de narrer les conditions de réception de ce texte. Dans le dix-septième tome, on apprend ainsi que Lefebvre de Saint Marc a reçu un paquet, avec une petite dissertation à l'intérieur,

---

<sup>101</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 3, n° 44, p. 331-332.

accompagnée d'un billet, de quelqu'un d'autre, présentant l'auteur de la dissertation et se présentant lui-même comme celui qui a corrigé le texte de ses impuretés à la demande de l'auteur de la dissertation. Le rédacteur du journal précise encore que l'auteur du billet lui demande d'y ajouter à son tour des corrections s'il le juge nécessaire parce qu'il lui accorde une grande confiance et qu'il l'estime particulièrement. Cette précision permet ainsi d'introduire une belle louange du *Pour et Contre*. Puis, il poursuit son commentaire en ces termes :

J'ajoute encore un mot sur ce Billet, qui m'occasionne ce long préambule [...] Voyons présentement à tirer parti des *Remarques du Sieur Sesmoder*, corrigées par son Correspondant. Elles sont le fruit de la Lecture d'un Livre, qu'elles ne font point connaître. J'imiterai leur discrétion : & je laisse à les Lecteurs à juger, si pour leur mettre sous les yeux une partie de ces *Remarques*, j'ai pris conseil de l'indulgence ou de la sévérité<sup>102</sup>.

Finalement, deux pages sont nécessaires au lecteur pour qu'il puisse enfin découvrir le contenu de la dissertation envoyée au rédacteur du journal. À aucun moment dans ces pages, il n'apprend d'ailleurs la teneur du document. Il doit donc lire la longue introduction avant de savoir si le sujet traité l'intéresse ou non. Si la longueur de celle-ci est assez exceptionnelle dans l'exemple qui nous occupe, il n'en reste pas moins que cette pratique est récurrente dans le *Pour et Contre*.

Le périodique de Prévost se distingue des autres journaux littéraires par son goût pour la mise en scène de sa personne, par la place qu'il accorde à la culture anglaise et enfin par son travail autour de la présentation de l'information, qu'elle s'effectue à travers la transition ou la contextualisation. Cette dimension n'était toutefois pas absente du *Nouvelliste du Parnasse* et, dans une moindre mesure, de *l'Année littéraire*, mais elle est ici amplement développée et révèle les relations étroites entre presse et roman, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir<sup>103</sup>.

---

<sup>102</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1738, t. 17, n° 245, p. 173-174.

<sup>103</sup> Voir le septième chapitre de cette étude.

### **1.3. Le *Mercur* de France et le *Journal des Dames* : la presse comme forum**

Contrairement aux trois périodiques précédents, le *Mercur* de France et le *Journal des Dames* ne sont pas le fruit du travail d'un homme en particulier. Les deux mensuels accueillent ouvertement les voix de leurs lecteurs comme en témoigne cet exemple du *Mercur* de France :

Je considère, Monsieur, le *Mercur*, comme des archives où chacun a la liberté de déposer ses sentiments, sur ce qui a rapport aux Sciences & aux Beaux Arts, pour y être jugé par le Public<sup>104</sup>.

Non seulement le périodique publie les lettres de lecteurs mais ceux-ci sont conscients de la possibilité qui leur est laissée de participer à son contenu. Cette particularité du *Mercur* de France existe dès ses débuts. Sous le nom de *Mercur Français*, il se présente comme le journal mondain permettant la libre expression des lecteurs. Contrairement au *Journal des Savants* et à la *Gazette*, tous trois lancés au XVII<sup>e</sup> siècle, il publie de nombreux textes qui lui sont envoyés et qui témoignent de la réaction de son lectorat sur un sujet précis, évoqué ou non, dans le périodique.

Les deux mensuels se différencient des autres journaux du corpus puisqu'ils instaurent une relation personnelle avec leurs lecteurs en leur accordant la possibilité de contribuer aux numéros, tandis que les rédacteurs du *Nouvelliste du Parnasse*, de *l'Année littéraire* et du *Pour et Contre* s'adressent ouvertement à leurs lecteurs, en se mettant en scène, sans toutefois solliciter, ou bien ponctuellement, leur participation.

Dans la mesure où ils sont publiés tous les mois, le *Journal des Dames* et le *Mercur* de France sont obligés de se structurer très vite en rubriques, afin de faciliter la lecture de ces gros volumes. Cette nécessité les éloigne un peu plus de la pratique dialogique, quoique fictive, des autres journaux littéraires. A partir de 1752, le *Mercur* de France s'organise autour de sections plus ou moins définitives : les pièces fugitives, les comptes rendus et annonces d'ouvrages, les spectacles et les annonces politiques qui se restreignent aux nouvelles de la Cour et des Cours étrangères. Le *Journal des Dames* s'inspire de cette répartition pour la composition de ses propres numéros.

---

<sup>104</sup> Rémond de Sainte Albine, *Mercur* de France, août 1749, « Lettre de M.D.D à M. Rémond de Sainte Albine », p. 29.

En 1710, le journal est publié sous le titre de *Mercuré Galant*, jusqu'en 1714 où il prend le nom de *Nouveau Mercuré galant*, puis de *Nouveau Mercuré*, de *Mercuré*, et enfin, en 1724, de *Mercuré de France dédié au Roi*. Cette succession de titres signale le plus souvent un changement de directeur à la tête du périodique, et s'accompagne de modifications, plus ou moins importantes, de son contenu. C'est le périodique qui a la plus longue longévité en France. Il parcourt presque trois siècles, pour devenir une maison d'édition spécialisée au XX<sup>e</sup> siècle. Cette particularité en fait un des journaux les plus célèbres et déjà au siècle des Lumières, il est lu par un grand nombre d'abonnés. Parce qu'il est au départ un instrument du pouvoir royal, il se caractérise par une certaine neutralité de ton et des commentaires assez nuancés. Pendant cinquante-quatre ans, la périodicité ne varie guère. Quatorze volumes par an sont publiés, dont un double en juin et en décembre pour répondre aux retards éventuels. Chaque livraison contient entre 200 et 216 pages, ce qui en fait le périodique littéraire le plus étoffé. Sa devise, apposée au frontispice de chaque volume, passe de « *Quae colligit spargit* » à « *Colligit ut spargat* » sous la direction de La Bruère<sup>105</sup>. À partir de La Place, la formule change et reprend une citation de la Fontaine : « Diversité c'est ma devise. La Fontaine ».

Son homologue, le *Journal des Dames*, est créé en 1759. Il peine à se faire une place dans le paysage des périodiques littéraires, notamment parce qu'il ressemble beaucoup trop au *Mercuré de France*, qui l'attaque violemment et essaye à plusieurs reprises de le faire interdire. Néanmoins, si sa formule est loin d'être inédite, il apparaît comme le principal périodique dédié aux femmes et rédigé par des femmes, — bien que ce principe soit loin d'être toujours respecté — et attire un public féminin inédit. Selon Susan Van Dijk, qui rédige la notice du journal dans le *Dictionnaire des Journaux* de Jean Sgard, le périodique oscille entre 300 et 1000 souscripteurs, chiffres qui signalent l'intérêt croissant des lecteurs pour le journal. De fait, si le *Journal des Dames* a pu éprouver quelques difficultés pour s'implanter dans le paysage des journaux français, il parvient progressivement, grâce au soutien de rédacteurs célèbres et expérimentés sur lesquels nous reviendrons, à occuper une place importante qui lui vaut une reconnaissance royale :

Madame de Maisonneuve a eu, Vendredi 21 Juin, l'honneur de présenter au Roi le Volume d'Avril du *Journal des Dames*. On sent assez que ce succès, le plus flatteur de tous pour elle,

---

<sup>105</sup> Ces deux citations, très proches dans le sens, pourraient être traduites ainsi : « Qu'il amasse pour répandre ».

## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

va l'engager à de nouveaux soins & de nouveaux efforts. Elle invite les meilleurs Ecrivains de la Nation à lui envoyer leurs Ouvrages, & à concourir à cette entreprise. Ce motif doit sans doute suffire pour animer leur zèle. La récompense la plus glorieuse pour des Français, est de mériter les regards de leur Maître<sup>106</sup>.

Le journal est d'ailleurs régulièrement dédié à une personnalité féminine de la Cour : la Princesse de Gallitzin en 1761, la Princesse de Condé de mars 1762 à avril 1763, et enfin la Dauphine puis la Reine de 1774 à 1778. Cette progression dans les titres révèle l'évolution du journal et sa réussite.

Entre 1762 et 1763, il devient le *Nouveau Journal de Dames*, puis reprend son titre initial avant de devenir en mars 1777, *Mélanges littéraires ou journal des dames*. Trente-six volumes composent ce périodique dont la parution a été assez chaotique. C'est le moins régulier de notre corpus. Il subit de nombreuses interruptions, de mai 1759 à avril 1761 et d'août 1768 à décembre 1773, sans compter les nombreux retards de publication. Chaque volume contient 96 pages au début du périodique, puis on en compte 120 à partir de juillet 1763, et jusqu'à 160 en 1777. À l'instar de l'*Année littéraire* qui fait croire à ses lecteurs qu'il est publié à Amsterdam, le *Journal des Dames* indique une publication à La Haye, tandis que tous deux sont bel et bien édités à Paris. Il s'agit, pour ces journaux, de souligner leur esprit potentiellement subversif ; à tout le moins d'une expression plus libre.

La composition du *Journal des Dames* n'est guère différente de celle du *Mercure de France*, hormis quelques articles dédiés à la vie de femmes illustres ou à la mode féminine. Il propose également une partie de « Pièces Fugitives », qui déclenche les vives réactions du *Mercure de France*, et appelle régulièrement ses lecteurs à faire vivre le périodique :

L'indulgence du Public pour le *Journal des Dames* est un puissant motif d'émulation & de reconnaissance pour celle qui est à la tête de cet Ouvrage. Encouragée par ce qu'il y a de plus flatteur pour un Auteur, elle redouble ses soins pour se rendre digne de plus en plus de l'attention de ses Lecteurs. Un Journal, tel que celui-ci, peut autant servir à relever le mérite de nos anciennes Savantes, qu'à faire connaître [illisible mais on peut supposer : celui de nos savantes modernes]. [...] L'Univers est mon domaine ; je veux le parcourir. Mon Journal est aujourd'hui répandu dans tous les pays de la terre où l'on parle la Langue Française. J'invite mes Lecteurs à me fournir des traits piquants pour exciter notre curiosité, & qui seraient en

---

<sup>106</sup> Mathon de la Cour et Sautereau de Marcy (sous le nom de Mme de Maisonneuve), *Journal des Dames*, mai 1765, p. 119. Les vrais auteurs sont très probablement Mathon et Sautereau comme l'ont très bien démontré Suzanna Van Dijk dans son ouvrage *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIIIème siècle*, Amsterdam & Maarsen, APA Holland University Press, 1988, 330p et Marjanneke Slinger dans son ouvrage *Journal des Dames, ou Journal d'Hommes ?*, Amsterdam, chez Dr. S. Van Dijk et chez Drs.M. Prenger, juillet, 1996, 211 p. Nous tenons à remercier ici Mme Van Dijk pour nous avoir gracieusement communiqué ce dernier ouvrage.

même temps favorables à notre instruction. La Capitale de l'Empire Français n'est pas la seule source à laquelle je me borne ; en conséquence, je prie tous ceux qui ont la bonté de s'intéresser à la perfection de mon Ouvrage, soit de nos Provinces de France, soit des Royaumes étrangers, de m'envoyer des détails exacts sur les mœurs & sur les usages des Sociétés, ainsi que du caractère général des Femmes, de leur esprit particulier, & de leurs bonnes & mauvaises qualités. Si l'on daigne avoir la complaisance de me faire parvenir les Mémoires que je demande, il en résulterait un Journal vraiment nécessaire & agréable, qui montrerait partout la voie du beau, du bon & de l'honnête à suivre, suivant le génie de chaque Nation & de chaque contrée. Il serait bien glorieux pour mon sexe de ne pas seulement borner notre Journal à l'extrait de quelques Livres, mais de le rendre plus vaste ; mon but est l'utilité<sup>107</sup>.

L'utilité, critère qui gouverne le journal de Mme de Beaumer, s'exprime à travers ses principales caractéristiques : la variété des sujets, l'intérêt pour les productions féminines, et la libre participation des lecteurs. De fait, les devises successives du périodique reprennent les grands principes du journal. De mai 1763 à mai 1764, le lecteur découvre en tête des volumes : « Si l'uniformité est la mère de l'ennui, la variété doit être la mère du plaisir », ce qui atteste de la volonté de proposer un périodique ouvert à toutes sortes de sujets et de textes. Néanmoins, la devise est modifiée à partir de janvier 1765 et jusqu'en 1768. Elle devient tout simplement « Impartialité », changement qui signale la mutation critique du périodique, lorsqu'il est pris en charge par Mathon de la Cour et Sautereau de Marcy, qui le feront évoluer significativement.

Le *Journal des Dames* et le *Mercur de France* sont les deux seuls mensuels de notre corpus, les seuls à offrir un espace dédié à la publication des textes de lecteurs, et enfin les seuls à ne pas être associés à un ou plusieurs rédacteurs. Contrairement aux trois autres journaux littéraires, ils ne sont guère influencés par la vogue des Spectateurs, sinon très ponctuellement, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, le *Mercur de France* est plus ancien que ce type de périodiques, - et le *Journal des Dames* le copie -, ensuite, tous deux publient des volumes de taille conséquente (en moyenne 216 pages pour le *Mercur de France*), ce qui nécessite une meilleure structuration des rubriques. Enfin, la pratique spectatoriale suppose une liberté de ton et des prises de position personnelles, contradictoires avec la neutralité affichée de ces journaux. Certes, le *Mercur* de Dufresny [1710-1714] trouve le succès en partie grâce au style vif et alerte de son rédacteur, mais les autres rédacteurs conservent un style plus réservé et plus convenu<sup>108</sup>.

---

<sup>107</sup> Mme de Beaumer, *Journal des Dames*, mars 1763, t. 4, p. 197.

<sup>108</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de François Moureau, *Le Mercur Galant de Dufresny ou le journalisme à la mode*.

Les mensuels s'inscrivent dans un projet de sociabilité<sup>109</sup>. La figure de l'auteur, ou du rédacteur, est négligée au profit d'une figure plurielle, celle d'une communauté de rédacteurs. L'entreprise est présentée comme étant le résultat d'une collaboration, ce que souligne l'expression « par une société de gens de Lettres » qui prolonge le titre du *Mercur de France* sur la première page des numéros. Comme celui du *Nouvelliste du Parnasse*, le titre de ce périodique s'inspire du modèle antique et reprend une figure de la mythologie romaine. Seulement, alors que Desfontaines et Granet associent à une fonction moderne, celle de nouvelliste, un lieu mythologique, le *Mercur de France* fonctionne de façon inversée puisque c'est la personne qui est fictionnelle et non plus le lieu. La figure du rédacteur renvoie à un personnage mythologique, connu pour être le dieu messager des autres dieux de l'Olympe. Cette image de héraut fictif autorise les lecteurs à endosser momentanément son rôle. Bien plus, elle permet à un ensemble composite et anonyme de rédacteurs de se dissimuler derrière elle. Chacun peut se faire l'intermédiaire d'une communauté de gens de lettres.

Quant au titre du *Journal des Dames*, il laisse également planer une ambiguïté du rôle du rédacteur en raison de l'ambivalence du complément du nom. S'il est avéré que le périodique est au départ rédigé pour un public féminin, il se trouve que la figure du rédacteur est le plus souvent féminine même lorsque les auteurs réels sont des hommes. Par exemple, l'Avertissement de Mme de Maisonneuve serait rédigé par Mathon et Sautereau si l'on en croit les analyses convaincantes de Suzan Van Dijk et Marjanneke Slinger<sup>110</sup>. En outre, dans ce même texte, le « je », qu'il soit ou non celui d'une femme, semble être une personne affaiblie et épuisée par les vicissitudes de sa fonction :

Lorsque le *Journal des Dames* est passé entre mes mains, j'ai compris que la publication d'un Prospectus ne suffirait pas pour le succès. *Mais seule, sans secours, sans correspondance*, il n'est pas étonnant que mes travaux n'aient abouti d'abord qu'à soutenir cet Ouvrage dans l'état où je l'avais trouvé<sup>111</sup>.

L'auteur de cette préface n'hésite pas à insister sur sa condition fragile et sur sa grande solitude. L'emploi du rythme ternaire et la gradation dans le nombre des syllabes confère une tonalité dramatique à la préface. Les termes utilisés sont généralement attribués aux

<sup>109</sup> Nous détaillons ce point dans le huitième chapitre de ce travail.

<sup>110</sup> Suzan Van Dijk, *op. cit.* et Marjanneke Slinger, *op. cit.*, voir p.17 dans l'introduction à cette étude.

<sup>111</sup> Mme de Maisonneuve [Mathon et Sautereau], « Avertissement », *Journal des Dames*, janvier 1765, p. 3-4. Nous soulignons.

femmes et enferment volontairement le rédacteur dans un rôle spécifique. Il s'agit là encore de mettre en scène le rédacteur du périodique tout en soulignant l'impératif auquel il est soumis, celui de s'assurer le concours d'autres rédacteurs, plus ou moins occasionnels. L'échec de la direction de Mme de Maisonneuve est expliqué de la sorte, ce qui prouve, aux yeux des lecteurs, que la rédaction du périodique doit être plurielle. En ce sens, le titre « *Journal des Dames* » informe autant sur le public auquel il s'adresse qu'il renvoie à une communauté de rédactrices.

Ces deux périodiques font naître le sentiment d'une société regroupant lecteurs et rédacteurs. Ils appartiennent à une tradition plus ancienne du journal dans la droite ligne des premiers *Mercures*, le journal mondain.

### ***Les acteurs***<sup>112</sup>

Le *Mercur de France* a eu de nombreux directeurs successifs, chacun lui ayant apporté une touche particulière. Certains ont su trouver la renommée grâce à leur entreprise périodique tandis que d'autres sont restés dans l'ombre de leurs prédécesseurs ou de leurs successeurs. De 1710 à 1714, Dufresny est le maître incontesté du journal. Il lui insuffle un esprit volontiers moqueur et amusé, dans un style plus personnel. Lefèvre de Fontenay en prend la rédaction pendant les deux années qui suivent avant d'être remplacé par l'abbé Buchet jusqu'en 1721. Dufresny, La Roque et Fuzelier sont alors les trois détenteurs du privilège jusqu'en 1723, mais il semble que La Roque ait été le principal rédacteur du journal. Il devient d'ailleurs le seul responsable du périodique à partir de 1724 et ce jusqu'en 1744. Il lui donne le nom de *Mercur de France dédié au Roi*, titre qu'il conserve jusqu'en 1778 et qui assure sa célébrité. De novembre 1744 à 1748, Fuzelier et La Bruère reprennent la direction du périodique, avant de le laisser pour deux volumes à Clèves Darnicourt (en août) et qu'il soit repris par Rémond de Sainte-Albine jusqu'en septembre 1750 (premier tome uniquement). L'abbé Raynal, déjà fort célèbre, acquiert une plus grande renommée en devenant le rédacteur du *Mercur de France* jusqu'en 1755. Il complète la structuration du périodique en rubriques puis est remplacé par Louis de Boissy comme il le précise dans un Avertissement publié en décembre 1754 :

---

<sup>112</sup> Comme précédemment, nous nous appuyons pour cette section sur les notices du *Dictionnaire des Journaux* et du *Dictionnaire des Journalistes*, édités par Jean Sgard.



## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

Les infirmités de feu M. Fuzelier & l'absence de feu M. de Labruère ont fait que j'ai été chargé seul, durant quatre ans & demis, du *Mercure*. Cet Ouvrage périodique passe par brevet à M. de Boissy, dont l'esprit & le goût sont généralement connus. Personne ne paraît plus propre que cet Académicien à porter le *Mercure* au degré de perfection dont il est susceptible<sup>113</sup>.

Louis de Boissy prend en charge le journal jusqu'en juillet 1758, puis il est remplacé par Marmontel d'août 1758 à janvier 1760. La Place reprend la succession pendant huit années, jusqu'en juin 1768 avant de la laisser à Lacombe, qui modifie légèrement le titre du journal en y ajoutant la mention « par une société de gens de lettres », et qui le conserve jusqu'en 1778. À cette date, il est racheté par Panckoucke et sa formule évolue significativement.

Chacun de ces directeurs a profité du soutien de nombreux collaborateurs. Clèves Darnicourt, Marmontel, Rémond de Sainte-Albine prennent d'ailleurs la direction du journal après avoir collaboré à sa rédaction. Sainte-Albine se spécialise dans les chroniques théâtrales et publie des extraits de ses œuvres. Seuls Raynal et Lacombe assurent la plus grande partie de la rédaction du journal, bien que ce dernier se soit entouré de nombreux collaborateurs et notamment de La Harpe. Quant à Raynal, il continue à proposer des articles sous la direction de Boissy, tout comme Marmontel et Piron. La plupart du temps, les collaborateurs ne sont pas mentionnés dans le périodique. Il est donc assez difficile de déterminer la part de chacun d'entre eux à l'élaboration des volumes. Néanmoins, lorsque La Garde, sous La Place, prend en charge la partie des spectacles, plusieurs courriers de lecteurs sont publiés dans le journal et lui sont adressés en tant que responsable de cette rubrique<sup>114</sup>. La Place sait d'ailleurs fort bien s'entourer de collaborateurs efficaces : en effet, outre La Garde pour les spectacles, La Dixmérie est chargé des contes et récits brefs publiés dans le journal tandis que l'abbé de La Porte, qui a une grande expérience des journaux, publie les comptes rendus des livres nouveaux<sup>115</sup>. En-dehors de ces collaborateurs réguliers, certains noms se retrouvent plus souvent que d'autres dans les pages du périodique et

---

<sup>113</sup> Abbé Raynal, *Mercure de France*, décembre 1754, vol. 2, p. 215.

<sup>114</sup> Voir, entre autres, la lettre intitulée « A M. Delagarde, Auteur du *Mercure* pour la partie des Spectacles », in *Mercure de France*, La Place, mai 1763, p. 185 ou encore la « Lettre à M. Delagarde, auteur du *Mercure* pour la partie du théâtre », in *Mercure de France*, La Place, mars 1766, p. 195 et la « lettre à M. Delagarde, Pensionnaire adjoint au privilège du *Mercure*, sur le spectacle de Lyon », in *Mercure de France*, La Place, avril 1766, vol. 2, p. 200.

<sup>115</sup> Voir pour exemple le conte « Les Solitaires des Pyrénées. Nouvelle Espagnole & Française. », in *Mercure de France*, La Place, mai 1763, p. 16-62, à la fin duquel figure la mention « La Dixmérie ».

peuvent ainsi apparaître autant comme des collaborateurs que comme des lecteurs participants<sup>116</sup>.

Le *Journal des Dames* connaît lui aussi de nombreux changements de direction. Il est créé par Campigneulle en janvier 1759 mais celui-ci ne le prend en charge que pendant quatre mois avant d'interrompre la parution. Celle-ci reprend avec La Louptière en avril 1761, mais là encore uniquement jusqu'en septembre de la même année. C'est une femme, Mme de Beaumer, qui prend la direction du journal, et qui le rebaptise : *Nouveau Journal des Dames*. Assez féministe, elle rencontre plusieurs soucis de censure et annonce aux souscripteurs du journal en avril 1763 qu'elle a trouvé une personne pour lui succéder :

Madame de Maisonneuve est la Dame qui doit me succéder : mes affaires ne me permettant pas de continuer davantage cet Ouvrage périodique, ce Volume est le dernier que je compose. Recevez, *Messieurs*, mes très humbles remerciements, & l'assurance de ma reconnaissance. M. De R\*\*\*\*, dont les productions ont eu les suffrages du Public, qui est zélé pour le *Journal des Dames*, se fera un vrai plaisir d'y travailler avec Madame de Maisonneuve ; ainsi ce Livre va prendre une nouvelle forme, & il n'aura plus besoin d'indulgence<sup>117</sup>.

Elle y mentionne sa collaboration fructueuse avec M. de Rozoi, dont la participation s'est prolongée sous la direction de Mme de Maisonneuve comme le souligne cette « Epître à Madame la Duchesse de Choiseul », signée par M. de Rozoi :

L'honneur que vous nous avez fait de mettre votre nom sur la liste de nos Souscripteurs, est aussi glorieux pour nous, que flatteur pour les Belles-Lettres. Il est juste que la femme d'un *Sully* soit la Mécène de son sexe<sup>118</sup>.

La récurrence de la première personne du pluriel signale l'implication de Rozoi dans la rédaction du périodique. Elle fait de lui un collaborateur particulier de Mme de Maisonneuve, ce qui vient contredire son avertissement de 1765 dans lequel la rédactrice faisait état de sa solitude.

Mme de Maisonneuve assure la publication du périodique jusqu'en mai 1764. Après cette date, son nom apparaît cependant encore sur la page de garde du périodique, bien que la rédaction soit désormais dévolue à Mathon de la Cour et Sautereau de Marcy jusqu'en juillet 1768. Ils confèrent au périodique plus de professionnalisme et contribuent à son

---

<sup>116</sup> Voir entre autres, une lettre de Sireul sur la peinture, in *Mercure de France*, Raynal, décembre 1750, vol. 2, p. 148 et notamment les lettres d'un certain L. Dutens, publiées sous la direction de Raynal en août 1753, p. 101 et p. 105, en septembre 1753, p. 72 et en octobre 1753, p. 3.

<sup>117</sup> Mme de Beaumer, *Journal des Dames*, avril 1763, t. 4, p. 91.

<sup>118</sup> Mme de Maisonneuve, *Journal des Dames*, Juillet 1762, t. 2, p. 69-70.

succès, malgré des débuts difficiles. Ils s'éloignent du public féminin et privilégient un discours plus frondeur. Cependant, le périodique subit de nouvelles interruptions pendant plusieurs années, jusqu'à sa reprise en janvier 1774 avec Mme de Princen, devenue Mme de Montanclos une fois mariée. Elle laisse le journal à Mercier en 1775 et jusqu'en décembre 1776. Dorat le reprend alors de mars 1777 à juin 1778.

Comme pour le *Mercure de France*, les rédacteurs commencent par être collaborateurs comme ce fut le cas pour Campigneulle qui a travaillé avec La Louptière, tandis que celui-ci a bénéficié de l'aide de Mesdames Bourette, Benoist, et de Beaumer. Cette collaboration s'est faite anonymement hormis dans le cas de Madame Bourette qui a publié de nombreux articles sous le pseudonyme « La Muse Limonadière » comme le signale cette annonce d'ouvrage dans *l'Année littéraire* de Fréron : « La Muse Limonadière ou Recueil d'ouvrages en vers & en prose, par Madame Bourette, ci-devant Madame Curé ; avec les différentes pièces qui lui ont été adressées. »<sup>119</sup>. Elle n'est pas nommée dans le périodique mais apparaît fréquemment sous son pseudonyme.

Comme dans les autres périodiques du corpus, le *Journal des Dames* et le *Mercure de France* font appel à de nombreux collaborateurs. Leur nombre s'explique à la fois par le volume de chaque numéro et par le changement fréquent de rédacteur à leur tête.

### ***Variété des sujets***

Les deux mensuels multiplient les sujets dans chacune de leur livraison pour les mêmes raisons que les autres périodiques. Néanmoins, la diversité des rédacteurs facilite l'évolution des sujets de prédilection. On peut citer par exemple l'intérêt de Marmontel pour les comptes rendus d'académies et les extraits de pièces de théâtre qui explique la place plus importante qu'ils occupent sous sa direction. La Place continue d'ailleurs en ce sens, notamment pour les pièces de théâtre. De la même façon, lorsque des femmes sont à la tête du *Journal des Dames*, le lecteur remarque une augmentation du nombre de comptes rendus d'ouvrages féminins.

---

<sup>119</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 5, lettre 2 du 2 août, p. 38-45. Mme Bourette a par ailleurs publié différents textes également dans le *Mercure de France*. On peut citer pour exemple sa « Traduction libre de l'hymne Stupete gentes » publié en avril 1769, dans le premier volume, p. 20.

Les deux périodiques introduisent régulièrement des partitions musicales dans leurs volumes, et parfois, des gravures et vignettes. Ces documents sont intégrés à la partie des Pièces Fugitives, caractéristiques des mensuels. Dédiée aux lecteurs, cette rubrique contient les lettres, jeux, poèmes et récits brefs envoyés et se distingue de la partie critique. Les contes et anecdotes y occupent une place conséquente sous la direction de Louis de Boissy, qui néglige les comptes rendus d'académies au profit de la catégorie « arts agréables et utiles ».

Les statistiques que nous avons effectuées sur le *Mercure de France* révèlent particulièrement la variété des sujets, comme des formes textuelles : environ 15% du périodique sont réservés aux poèmes et jeux poétiques, 30% aux dissertations, remarques diverses et lettres de lecteurs, 11% aux comptes rendus d'académies (mais ce chiffre augmente sous la direction de Marmontel et passe à près de 23%), 15% aux nouvelles littéraires, c'est-à-dire aux parutions d'ouvrages nouveaux, 8% aux comptes rendus d'ouvrages, 10% aux spectacles et 8% aux nouvelles diverses. Ces moyennes varient bien sûr selon les années, les directeurs et les sujets. Néanmoins, ils sont représentatifs et signalent la volonté des rédacteurs d'informer leurs lecteurs sur une grande variété de domaines. On trouve ainsi des nouvelles étrangères, de la Cour et de Paris, qui, ajoutées aux décès, mariages et naissances, figurent à chaque fin de livraison, tout comme dans le *Journal des Dames*. Ces articles sont le plus souvent issus de la *Gazette* et sont parfois complétés par les arrêts notables du Roi ou de la Police et par d'autres avis<sup>120</sup>.

Cette variété reflète, plus peut-être que pour les autres périodiques littéraires, la diversité des lecteurs. Issus de la noblesse, de Cour, de robe ou d'épée, ou de la bourgeoisie (Fermiers généraux, commerçants, etc.), ils forment un public plus hétérogène que celui des autres journaux littéraires. Chacun peut ainsi découvrir une méthode pour gouverner les vaisseaux, lire une cantate sur la naissance de Jésus, une ode sacrée tirée du psaume 19, un texte sur les accouchements difficiles, des « observations curieuses sur les deux éclipses de soleil à venir en 1737 », une « idée des progrès de la philosophie en France », un article sur

---

<sup>120</sup> Voir le chapitre huit de notre étude.

Euler et l'astronomie, des mémoires sur la pomme de terre, ou encore un proverbe dramatique<sup>121</sup>.

De la même façon, dans le numéro de décembre 1762 par exemple, le *Journal des Dames* annonce plusieurs ouvrages aux sujets très variés : un poème héroï-comique, une *Dissertation sur l'usage de Boire à La Glace* et entre autres un texte intitulé *Esprit des tragédies*<sup>122</sup>.

La vocation encyclopédique de ces mensuels d'information générale n'empêche pas de réserver une place spécifique aux ouvrages de lettres et à la culture littéraire comme en témoigne l'importance accordée aux récits brefs. Le *Journal des Dames* en fera d'ailleurs une de ses spécialités, il privilégie des textes très courts, humoristiques ou dramatiques mais soi-disant réels, ce qui n'est pas sans évoquer la pratique de Prévost dans son périodique.

### ***Une place de choix pour les lecteurs***

Comme on a pu le voir, les rédacteurs du *Mercure de France* et du *Journal des Dames* sollicitent fréquemment la participation de leurs lecteurs. Ils souhaitent vivement publier leurs productions, notamment dans la partie des Pièces Fugitives et encouragent l'expression personnelle. Un tiers de chaque livraison en moyenne est en effet consacré à la publication de leurs textes. Qu'il s'agisse de poèmes, jeux, récits, lettres ou encore de comptes rendus d'académie, les lecteurs ont tout le loisir de proposer des textes aux différents rédacteurs des deux mensuels. Finalement, alors que le ton personnel, voire épistolaire, qui caractérise les trois précédents périodiques, est relativement absent du *Mercure de France* et du *Journal des Dames*, on retrouve néanmoins une réelle volonté d'impliquer le lecteur, cette fois plus sous la forme de sa participation effective qu'en lui adressant le journal.

Outre cette implication volontaire du lecteur, les deux mensuels partagent une seconde caractéristique dans la place qu'ils accordent au public féminin. Le *Journal des Dames* en est bien sûr la parfaite illustration, mais le *Mercure de France* n'est pas en reste et propose de nombreux articles sur les productions féminines ou rédigés par des femmes,

---

<sup>121</sup> Voir respectivement dans le *Mercure de France*, les livraisons d'octobre 1732, p. 2160 ; décembre 1732, vol. 1, p. 2573 ; juillet 1734, p. 1471 ; de juillet 1734, p. 1542 ; décembre 1736, vol. 2, p. 2237 ; décembre 1754, vol. 2, p. 7 ; février 1769, p. 193 ; mai 1770, p. 99 ; et enfin juillet 1770, vol. 2, p. 54.

<sup>122</sup> *Journal des Dames*, décembre 1762, t. 3, p. 229-231.

comme le souligne cette « Lettre de M. de S.R. à M. Rémond de Sainte Albine » qui vante les mérites d'une femme d'esprit :

Vous avez exposé, Monsieur, dans les *Mercures* des mois de Janvier & d'Avril de cette année, quelques solutions d'un Problème assez difficile. Mises sous les yeux d'une Nymphé charmante des bords du Pô, elles n'ont pas pu lui paraître satisfaisantes, mais elles ont excité ses talents. J'ai l'honneur de vous adresser la copie du travail de cette belle personne sur le Problème en questions, elle est écrite de sa main. Philarète est son nom, elle est née & demeure à Turin. Décorée de la plus haute naissance, formée par les grâces, inspirée par la sagesse, elle joint à tous les dons de la nature, aux charmes d'une jeunesse brillante, l'esprit le plus délicat, la conversation la plus ornée, & des talents peu communs dans les personnes de son sexe<sup>123</sup>.

L'auteur, anonyme, de ce courrier se plaît à souligner les qualités exceptionnelles de cette femme mystérieuse. Il dresse son portrait en faisant appel à un imaginaire antique (Nymphé, le Pô, Philarète) et conclut en la distinguant des « personnes de son sexe ». Cette pratique est récurrente dans les périodiques : les travaux féminins sont présentés et développés au même titre que les autres, hormis dans le fait que les journalistes indiquent le sexe de l'auteur s'il est une femme. Le *Mercur de France* publie ainsi des textes sur les travaux de Mme Dacier, de la marquise du Châtelet et de Louise d'Épinay, de la même façon qu'il rend compte des ouvrages publiés par des femmes, comme les *Lettres d'une Péruvienne* de Mme de Graffigny ou les romans de Mme Riccoboni entre autres. Dans la mesure où les rédacteurs doivent signaler toutes sortes d'ouvrages, ils se flattent de pouvoir annoncer des travaux féminins. Il s'agit de valoriser la femme tout en soulignant à chaque fois le caractère extraordinaire de l'une d'entre elles. Le *Journal des Dames* procède d'ailleurs de façon similaire en publiant chaque mois, sous la direction de La Louptière, les « vies de femmes illustres »<sup>124</sup>. Mme de Maisonneuve justifie son travail lorsqu'elle précise que chaque grand homme peut être égalé par une femme :

Plus véridique, moins passionnée pour vous, quoique plus intéressée dans la cause, j'exposerai sous mille traits, qu'une femme de bon sens, qu'une savante n'est point un phénomène ; que si nous n'avons point égalé les *Homère*, les *Virgile*, les *Horace*, les *Milton*, les *Descartes*, les *Voltaire*, les *Cyrus*, les *Alexandre*, les *Rubens*...du moins qu'il n'y a aucun d'eux à qui l'on ne puisse donner une rivale. Voilà en général le projet de l'Ouvrage. Que je devrais m'en promette de succès, Mesdames ! Il dépend de vous, je ne fais que fournir la toile ; ce sera vous qui esquissez, dessinerez & peindrez les objets : quelquefois je leur prêterai des couleurs, mais elles ne serviront point pour flatter lâchement, pour taire, pour

---

<sup>123</sup> Rémond de Sainte-Albine, *Mercur de France*, septembre 1749, p. 78.

<sup>124</sup> Voir entre autres dans le *Journal des Dames*, les numéros de septembre 1762, t. 2, p. 266 et celui de novembre 1762, t. 3, p. 184-189.

## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

déguiser les défauts réels : la vérité conduira le pinceau, & ne s'en servira point pour répandre le fiel de la critique, non pour faire parade d'un discernement & d'un goût qui n'est pas toujours bien sûr<sup>125</sup>.

Très explicitement, le *Journal des Dames* se pose en défenseur de la cause des femmes, dans une posture féministe relativement moderne. Leur simple participation au journal est un gage de leur valeur et de l'esprit. Certaines rédactrices, telle Mme de Beaumer, lancent un appel aux productions féminines et vont jusqu'à déclarer la guerre à la gente masculine. Néanmoins, le *Journal des Dames* répond à une demande forte, aussi bien féminine que masculine puisque de nombreuses voix d'hommes réclament une meilleure diversité et font part de leur intérêt pour les ouvrages écrits par des femmes. Souvenons-nous que le projet est lancé par un homme, Campigneulles, qu'il a ensuite été repris par un autre homme avant que certaines femmes se lancent dans l'aventure. Déjà, Prévost, en 1733, avait suggéré la création d'un périodique français consacré aux femmes :

Quoique j'aie menacé tous les Journaux Anglais, de leur ruine prochaine, il en a paru un sous de si heureux auspices, qu'il ne saurait manquer de fleurir longtemps, pour peu qu'il s'exécute avec esprit : c'est le Journal des Femmes. *The Ladies Journal*, meuble qui manquait sur la Toilette des Dames, & dont il est surprenant qu'une Nation aussi galante que les Français, se soient laissés ravir l'invention<sup>126</sup>.

Prévost s'étonne que les Anglais aient songé avant les Français à publier un journal à destination des femmes. Selon lui, la galanterie française aurait dû pallier ce manque, mais c'était sans compter le fait que la vogue des périodiques ait été lancée Outre-Manche. Dans sa thèse sur la presse et la socialisation féminine en Angleterre, Claire Boulard insiste sur l'importance du phénomène et cite Addison et Steele pour rappeler que les premiers périodiques britanniques ont également été pensés pour des lectrices féminines<sup>127</sup> :

I shall take it for the greatest Glory of my Work, if among reasonable Women this Paper may furnish Tea-Table Talk<sup>128</sup>.

Le journal d'Addison et Steele contribue à l'éducation des femmes. Les rédacteurs invitent ce public à y puiser le contenu de leurs conversations mais également à y développer leur savoir. L'innovation britannique va plus loin puisque, dans le *Tatler*, Steele remplace la figure traditionnelle du rédacteur par celle de la supposée sœur de celui-ci. Pendant plusieurs

---

<sup>125</sup> Mme de Maisonville, *Journal des Dames*, mai-juin-juillet 1763, p. 8.

<sup>126</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1733, t. 1, n° 7, p. 161.

<sup>127</sup> Claire Boulard, *Presse et socialisation féminine en Angleterre de 1690 à 1750 : Conversations à l'heure du thé*, p. 131.

<sup>128</sup> *The Spectator*, n° 4, Monday 5 March 1711.

semaines, il fait croire qu'une femme est à la tête du journal suite au départ en voyage du rédacteur habituel. Ces périodiques britanniques ont donc largement contribué à la prise en compte du public féminin. De fait, malgré quelques tentatives antérieures, comme le journal *De la quintessence des Nouvelles* de Mme Dunoyer, le *Journal des Dames* est le premier périodique français qui s'efforce de valoriser la culture féminine et qui propose à ce public des sujets *a priori* exclus de leurs domaines de compétences.

À l'époque de Mme de Princen par exemple, de nombreux comptes rendus d'ouvrages concernent des écrits féminins. Les éloges de femmes célèbres jalonnent les pages du périodique, surtout lorsqu'il est dirigé par La Louptière ou par l'une des rédactrices. Hormis Mme de Maisonneuve, les rédacteurs essaient de faire évoluer le périodique vers le genre du journal de mode mais la tentative échoue. Certes, le périodique accorde une large place au public féminin mais il se positionne en concurrent des périodiques généralistes et notamment du *Mercur de France*. Son ambition encyclopédique nuit à sa spécialisation de journal dédié aux femmes.

Le *Mercur de France*, qui n'a pas cette prétention, offre également un espace de choix pour l'expression féminine. Il publie en février 1738 un poème « "Le mois de février. À Messieurs les Astronomes" par Mad. La Marquise de P\*\*\* à S. Fl\*\*\*. En B. » qui signale la bonne connaissance de l'auteur des sciences célestes<sup>129</sup>. À chaque livraison quasiment, le lecteur peut découvrir, dans les deux périodiques, des textes rédigés par des femmes sur des sujets très variés : des comptes rendus d'ouvrage, des productions poétiques, ou encore des lettres de morale, sur l'éducation, sur la galanterie, etc. Peu de domaines leur échappent, ce qui participe de la diversité de voix qui s'expriment dans ces journaux.

Tout cela favorise une liberté de tons, de genres et de registres caractéristiques de ces périodiques, plus encore que dans les autres journaux du corpus.

Les lecteurs des journaux littéraires sont la préoccupation constante des rédacteurs. Cela les conduit à organiser leur périodique autour d'un principe structurel commun : la variété. Comme le souligne Prévost, le « mélange et la variété » sont les « seuls à même de soutenir longtemps un ouvrage périodique »<sup>130</sup>. Deux modes journalistiques différents se

---

<sup>129</sup> La Roque, *Mercur de France*, février 1738, p. 258.

<sup>130</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1735, t. 7, n° 102, p. 265.



## CINQ PERIODIQUES LITTERAIRES

développent parallèlement : le premier tend à confondre l'identité de son rédacteur avec celle de son périodique et développe une pratique critique plus affirmée, tandis que le second accorde une place spécifique à ses lecteurs, comme s'il se voulait le reflet d'une voix publique. Cette première distinction signale une seconde caractéristique de ce type de journaux : loin de développer des propos dénués de personnalité ou de caractère, ils créent des impressions de dialogue et se développent comme des ouvrages collaboratifs, quoiqu'à des degrés divers. Le journal littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré la diversité de ses formes, rend compte de l'actualité littéraire dans une perspective d'échange, plus ou moins fictif. Texte à lire certes, il est également un texte qui s'écrit à plusieurs mains, tel un outil de communication inédit.